LA FALAISE
DE PENMARCK

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de L'Ambigu-Comique, le 21 novembre 1873.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE.

LES POSTILLONS DE FOUGEROLLES.

Drame en cinq actes........................... 2 fr.

LA JOLIE PARFUMEUSE.

Opéra-comique en trois actes.................... 2

LA NUIT DES NOCES DE LA FILLE ANGOT.

Vaudeville en un acte.......................... 1

POMME D'API.

Opérette en un acte.............. .... 1 50

LA PERMISSION DE DIX HEURES.

Opéra-comique en un acte 1

L'APPRENTI DE CLÉOMÈNE.

Comédie en un acte, en vers 1

LES BAISERS DU ROI.

Comédie en un acte, en prose 1

Clichy. — Impr. Paul Dupont, rue du Bac-d'Asnières, 12.

LA

FALAISE

DE PENMARCK

DRAME EN CINQ ACTES DONT UN PROLOGUE

PAR

HENRI CRISAFULLI

PROLOGUE, EN 1780. — ACTION, EN 1800.





PARIS

TRESSE, ÉDITEUR

GALERIE DE CHARTRES, 10 ET 11

PALAIS-ROYAL

1874





PERSONNAGES.

MARCEL LECOURBE, capitaine de vaisseau.	MM. LACRESSONNIÈRE.
PIERRE — son frère.	HENRI VANNOY.
YVON KERNOK, mendiant et voleur.	ABEL BRUN.
YVONNET, paysan.	LIBERT.
PAUL.	BESSAC.
UN MATELOT	MICHEL BORDET.
VILLEPREUX.	DESJARDINS.
KANIGOU.	PÉRONO.
MARTHE	Mmes MALHARD'HIÉ.
URSULE, sa cousine.	RENÉE D'ABZAC.
RENÉE, fille de Marthe	JEANNE PAZZA.
MARIELLE, — —	JEANNE MARIE.
Mme VILLEPREUX	OPPENHEIM.
ROSALIE.	BLANCHE BURY.
LA FILOQUE.	MARION.

PAYSANS ET PAYSANNES.

L'action du Prologue, en 1780, en Bretagne.

S'adresser, pour la mise en scène, à M. Michel Bordet, régisseur général du Théâtre de l'Ambigu-Comique, et pour la musique, à M. Fossey, chef d'orchestre au même Théâtre.

LA FALAISE
DE PENMARCK

ACTE PREMIER

PROLOGUE

En 1780, à Morlaix; chez Marthe, une cour carrée. — A droite, une galerie à laquelle conduit un escalier. Sur cette galerie, la porte de la chambre de Marthe. Sous la galerie, une porte de grange. — A gauche, une maisonnette avec perron, habitée par Ursule. — Au fond, un mur avec porte donnant sur la grand'route.

SCÈNE PREMIÈRE.

KERNOK, puis LA FILOQUE.

(Au lever du rideau la scène est vide, la porte donnant sur la rue s'entr'ouvre et Kernok, en mendiant, passe la tête et tend son chapeau.)

KERNOK.

La charité, s'il vous plaît...

LA FILOQUE, entrant par le jardin.

Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, mon brave homme?

KERNOK, sur le seuil.

La charité s'il vous plaît.

LA FILOQUE.

Tenez!

KERNOK.

Merci, ma brave femme.

LA FILOQUE.

Mais... je connais cette voix-là...

KERNOK, la regardant.

Filoque !

LA FILOQUE.

Yvon Kernok!

KERNOK, entrant.

Chut !... Tu demeures ici ?

LA FILOQUE.

Non. Je fais les commissions de la maison.

KERNOK.

Tu aimes tes maîtres ?

LA FILOQUE.

Louer ses bras n'est pas donner son cœur.

KERNOK.

Compris.

LA FILOQUE.

Tu n'y es pas. Mademoiselle Marthe et mademoiselle Ursule, sa cousine, sont de braves filles. Je les envie peut-être, voilà tout.

KERNOK.

C'est toujours ça. Elles habitent seules ici ?

LA FILOQUE.

Oui! Elles sont orphelines. Toutes deux font de la broderie pour vivre.

KERNOK, regardant autour de lui.

Ah! ce n'est pas riche!

LA FILOQUE.

Avec ça que tu as fait fortune.

KERNOK.

J'ai tout fait, excepté ça !... j'ai fait tous les métiers... à cette heure, je suis un guetteur de fortune : Veux-tu m'aider ?... Non ? Tu as encore des scrupules, ma pauvre fille ! Très-bien. (La regardant attentivement.) Ça n'engraisse pas, les scrupules. Est-ce qu'on ne pourrait pas me donner l'hospitalité jusqu'à demain. Je n'en peux plus.

LA FILOQUE.

Je vais voir.

SCÈNE II.

LES MÊMES, URSULE.

URSULE, sortant de sa chambre et s'arrêtant sur la galerie.

Filoque... qu'y a-t-il ?

LA FILOQUE.

Un pauvre homme qui demande un abri?

URSULE, descendant, et bas.

Tu le connais ?

LA FILOQUE.

C'est un pays à moi.

URSULE.

Fais-le entrer dans la grange.

KERNOK.

Merci.

URSULE, à Filoque.

Tu peux déjeuner... Marthe n'aura pas fini son travail avant une heure.

LA FILOQUE.

Tiens, à propos de mademoiselle Marthe !... savez-vous qu'on dit tout bas que la maison d'à côté a été vendue... et que c'est monsieur Pierre qui l'a achetée ?

URSULE.

Il n'a pas le sou.

LA FILOQUE.

Ça se chuchotte pourtant, et même qu'il y a des invitations pour une fête qu'il doit donner... lui ou M. Marcel, son frère.

URSULE.

Et nous ne serions pas invitées?... Laissez-moi donc !...

LA FILOQUE.

C'est ce que j'ai répondu. (A Kernok.) Allons ! suivez-moi ! (Elle entre dans la grange avec Kernok.)

KERNOK.

Merci encore, ma belle demoiselle... et que le bon Dieu vous bénisse. (Il entre dans la grange.)

SCÈNE III.

URSULE, PUIS PIERRE.

URSULE, seule.

Ma belle demoiselle ! Eh ! on ne sait pas ! si j'avais seulement le carré de jardin que possède Marthe... bien d'autres me l'auraient déjà dit. Marthe trouve des amoureux, elle !... Si je voulais bien !... Le capitaine a un frère... une mauvaise tête, c'est vrai !... moitié paysan et moitié braconnier; sur pied avant le soleil, grapillant le long des haies; jetant sa bonne humeur à qui en veut; de l'œil aux jeunes filles, du poing aux hommes, des coups de fusil aux oiseaux, et de grandes brassées, dans la mer !... (D'un petit air mutin.) Ah ! Pierre !... mon ami Pierre... Oui il y a une chanson qui commence

comme ça. J'en ai oublié la fin. Bast! les chansons finissent comme on veut... C'est égal, Marthe est bien heureuse!... on l'aime!...

PIERRE, arrivant par le jardin. Il est en habit de fête, un bouquet à la boutonnière.

Et vous, croyez-vous qu'on ne vous aimerait pas! .. (Il lui prend la taille par derrière entre ses deux mains.)

URSULE, avec un petit cri d'effroi.

Eh! bon Dieu!

PIERRE.

N'ayez pas peur... Morlaix est un pays sûr... pousse que des amoureux!...

URSULE.

Vous croyez?...

PIERRE.

Dites un mot... et je vous adore?

URSULE.

Vous m'ennuyez!

PIERRE, gaiement.

Il y en a trop de deux.

URSULE, l'observant.

Comment vous y prenez-vous pour arriver par le jardin?

PIERRE.

Ah! voilà... j'ai sauté par dessus la haie... j'ai même manqué d'écraser un petit diable qui était blotti dans un plant de fraises... Il n'a rien dit... lui... il avait la bouche pleine!... J'ai filé... et me voici!

URSULE, de même.

Vous ne savez pas... on m'a assuré que le capitaine Lecourbe avait acheté la maison qui se trouve de l'autre côté du jardin... Est-ce vrai?

PIERRE.

Mon frère?

URSULE.

Lui-même. Et que c'était vous qui aviez négocié l'affaire... toujours en dessous... comme des sournois que vous êtes. Qu'y a-t'il de vrai là-dedans ?

PIERRE.

Rien du tout !

URSULE.

Pas même les invitations... faites pour la crémaillère?

PIERRE, narquois.

Et vous n'auriez pas été les premières sur la liste ? Quelle bêtise ! Bast !

URSULE, le toisant.

Vous êtes tout de même bien beau !

PIERRE, minaudant.

Vous trouvez ?

URSULE.

Je parle de vos habits... C'est donc fête aujourd'hui !

PIERRE.

Fête !... je vas vous dire... J'ai pensé que vous ne faisiez pas assez attention à moi... et je...

URSULE.

Menteur ! Vous avez une idée, et vous voulez la garder, voilà tout.

PIERRE.

Eh bien !... là... c'est ça !...

URSULE.

Libre à vous !

PIERRE.

Trop bonne !

URSULE, réfléchissant.

Ah ! Vous avez sauté par-dessus la haie ?

PIERRE.

Oui...

URSULE.

A quel titre... Vous trouviez-vous dans le terrain voisin ?

PIERRE, embarrassé et à part.

Attention. (Haut.) Mais à titre de voisin.

URSULE, riant.

Vous êtes bête !

PIERRE.

Prouvez-le-moi donc !...

URSULE.

Vous le prouvez bien tout seul.

PIERRE, riant et lui prenant les mains.

Elle ne vous trouve jamais que de ces compliments-là ! Eh bien ! j'en raffole !... pas des compliments, mais de vous.

URSULE.

Taisez-vous donc !

PIERRE.

Avez-vous fini vos questions ?

URSULE.

Oui. (Ils remontent.) A propos... où est-il passé votre frère ? On parle d'une guerre avec les Angluic. A-t-il repris la mer ?

PIERRE.

Vous voyez bien que ce n'était pas fini. (Apercevant Marthe.) Tiens ! mam'selle Marthe !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MARTHE.

MARTHE, *à part.*

Monsieur Pierre !

PIERRE, *la saluant.*

Vous allez bien, mam'selle ?

MARTHE, *froidement.*

Très-bien... je vous remercie... et vous ?

PIERRE.

Comme une maison neuve ! (*A part.*) Elle a les yeux rouges... elle a pleuré ! Bon ! bon !

MARTHE, *à Ursule.*

Il faudra donner à la Filoque ces trois paquets à porter

URSULE.

Sur-le-champ.

MARTHE.

Regarde si les adresses sont bien mises. (*Elle s'assied et travaille.*)

PIERRE, *à part en se frottant les mains.*

Ah ! ah !... nous faisons de la dignité ?... Tâche que je parle! (*Gaiement.*) Eh bien ! voyons... les adresses sont-elles bien mises ?

URSULE.

Ça ne vous regarde point.

MARTHE.

Vous êtes gai, ce matin.

PIERRE.

Gai ! pas précisément... mais je suis joyeux ! (*Se ravisant.*) Et votre santé ?

MARTHE.

Excellente... je croyais vous l'avoir déjà dit ?

PIERRE.

On s'y intéresse tant chez nous... à votre santé !

MARTHE, sèchement.

On est bien bon.

PIERRE, à part.

V'lan ! (Il se mouche.) Elle est piquée... elle est vexée... c'est qu'elle nous aime. (Entre un paysan qui ôte son bonnet en attendant.)

URSULE, au paysan.

Qui demandez-vous ?

LE PAYSAN.

Monsieur Pierre Lecourbe.

PIERRE.

Voilà! (Le paysan lui parle bas. Marthe n'a pas l'air de faire attention à lui. Ursule ne le quitte pas des yeux). C'est bon, je te suis.

URSULE, à part.

Il y a quelque chose, c'est sûr !

PIERRE, à Ursule.

Je vas revenir... si mam'selle Marthe le permet, toutefois. (Silence de Marthe.) Le permettez-vous, mam'selle ?

MARTHE.

Comme il vous plaira.

PIERRE.

Je n'en demande pas plus! (A part en regardant Marthe.) Marcel la décidera... c'est son affaire ! (Bas à Ursule.) Au revoir, bijou !

URSULE, à Pierre.

Qu'est-ce que c'est que cet homme-là ? qu'est-ce qu'il vient faire ici ?

PIERRE.

Vous ne saurez rien du tout. (Il sort avec le paysan.)

URSULE.

Ah ! est-il agaçant !

SCÈNE V.

MARTHE, URSULE.

URSULE.

Tu le laisses partir comme ça ?

MARTHE.

Dois-je lui sauter au cou ?

URSULE.

Et tu ne l'as pas interrogé ?

MARTHE.

A quoi bon ? (Silence.)

URSULE.

La Filoque m'attend, je vais lui porter ces broderies. (Ursule sort par le jardin.)

SCÈNE VI.

MARTHE, seule, puis URSULE.

MARTHE, seule.

Ah ! Marcel... Marcel !... parti depuis un mois !... non... mais depuis quinze jours !... c'est la même chose !... Son frère attendait mes questions. Tu peux attendre, va !... Où est-il ? que fait-il ? Ah ! je ne devrais même pas y penser !... si je le pouvais ! Oh !... je le pourrai.

URSULE, revenant.

C'est fait.

MARTHE.

Quoi ?

URSULE.

Ta commission.

MARTHE.

Bien !... (Un silence.)

URSULE.

Tu manques de confiance en moi, Marthe!

MARTHE, relevant la tête.

Quelle confiance? que veux-tu dire ?... Mais, à propos... Tiens, assieds-toi ! Tu fais la coquette avec M. Pierre, Ursule, prends garde.

URSULE.

Oh ! j'y ai l'œil, je le conduirai tout droit à l'écharpe de M. le maire ; si tu l'avais voulu, M. Marcel y serait sur ce chemin, et tu n'aurais pas à te désoler de son absence.

MARTHE.

Me désoler ?... Tu as un choix d'expressions qui t'est propre. Tu crois donc que je l'aime ?

URSULE.

Quand cela serait ?

MARTHE.

Tu te trompes !... Mon cœur ne s'abandonnerait pas à un ingrat.

URSULE.

Pareil soupçon ne peut l'atteindre.

MARTHE.

Comment expliques-tu sa conduite, alors ?... ce brusque départ ?... Il ne nous a pas écrit une seule fois depuis vingt jours. Sa santé n'était pas tout à fait remise, je me tourmente sans raison, c'est possible... Mais toi même, ce matin, tu en parlais avec inquiétude.

URSULE.

Moi ?... je l'avais trouvé un peu pâle... voilà tout.

MARTHE.

Il a été malade. C'est à son chevet que tu m'as trouvée à ton retour, j'y suis restée un mois, je travaillais pendant son sommeil. Il guérit enfin !

URSULE.

Grâce à toi.

MARTHE, lui serrant la main.

Non à nous ! et quelle est notre récompense aujourd'hui !

URSULE.

Oui... A quoi pense-t-il?

MARTHE.

Il ne fait que ce qu'il veut.

URSULE, riant.

Et même d'une façon qui n'appartient qu'à lui ! Ah ! quand il a une idée en tête !... Il va revenir un de ces matins... comment le recevras-tu ?

MARTHE.

Tu verras... et lui aussi !... Je le déteste.

URSULE, riant.

Bah !... tu le détestes ! tu le détestes !

MARTHE.

Folle ! Tu verras ! Et pour commencer, tu prieras M. Pierre de ne plus remettre les pieds ici.

URSULE.

Ah ! pour ça, non !...

MARTHE.

Tu dis?...

URSULE.

Je veux dire... comme il te plaira.

MARTHE, se remettant à son travail, à part.

Non, je ne veux plus penser à Marcel !... Je l'oublierai. (On frappe à la porte.)

URSULE.

On frappe...

MARTHE, sans lever la tête.

Dis qu'on entre.

URSULE.

Entrez ! (La porte donnant sur la rue s'ouvre et Marcel Lecourbe paraît.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LECOURBE.

URSULE, à part.

Lui ! (Lecourbe lui fait signe de s'en aller. Ursule sort en souriant, sur a pointe de pied.)

SCÈNE VIII.

MARTHE et LECOURBE.

MARTHE, sans regarder, toujours travaillant.

Ursule, qui est là?

LECOURBE, s'avançant et lui tendant gaiement la main.

Moi !

MARTHE, relevant la tête.

Marcel ! (Elle s'est levée vivement et va s'élancer vers lui, puis se contenant par un effort de volonté.) Vous !

LECOURBE, de même.

Vous ne m'attendiez pas ?

MARTHE, froidement se remettant à son travail.

Je ne vous attendais plus.

LECOURBE, souriant, à part.

Chère Marthe !... (Haut.) Vous vous êtes toujours bien portée ?...

MARTHE.

Très-bien.

LECOURBE, à part.

Ah çà ! mais c'est un peu fort... j'arrivais comme une trombe... et à son premier mot j'hésite !... Allons donc ! (Il va pour parler et s'arrête.) Comment va-t-elle le prendre ! (Haut.) Vous m'en voulez?...

MARTHE.

Moi ?

LECOURBE.

Vous en avez le droit !

MARTHE, travaillant.

Pas plus qu'une autre. Vous ne dépendez que de vous. Il vous a plu un beau matin de disparaître sans prévenir vos amis... vous ne leur donnez pas même de vos nouvelles... Mais c'est tout simple... cela arrive tous les jours... s'il y a des gens pour s'en étonner, moquez-vous-en, c'est qu'ils sont sans jugement, monsieur Lecourbe, et qu'ils ont le cœur mal fait.

LECOURBE, avec joie.

Un reproche ! Oh ! merci, Marthe, merci... je craignais votre indifférence !

MARTHE.

C'est un reproche, en effet, mais c'est aussi un adieu.

LECOURBE, tressaillant.

Un adieu ?

MARTHE.

Je pars à mon tour ; je trouverai peut-être ailleurs des amis sur lesquels je pourrai compter.

LECOURBE.

Vous doutez de mon amitié ?

MARTHE.

Ce serait un tort, n'est-ce pas ?

LECOURBE.

Oui certes !

MARTHE.

Vous pouvez le prouver, sans doute ?

LECOURBE.

Aisément !... je suis parti pour...

MARTHE.

Pour...

LECOURBE, *à part.*

Ce n'est pas si facile à dire... et elle est déjà si mal disposée !...

MARTHE.

Ça a l'air de vous coûter...

LECOURBE.

Plus que vous ne croyez. (*A part.*) Pourtant je crois avoir bien agi !...

MARTHE.

Ne vous tourmentez pas, je suis une sotte ; gardez votre secret.

LECOURBE, *vivement.*

Mais non !

MARTHE.

J'écoute, alors?

LECOURBE, *gaiement.*

Ma peur me reprend.

MARTHE.

Peur!... vous !... Voulez-vous que je devine ?

LECOURBE.

Vous me feriez bien plaisir.

MARTHE, *après avoir cherché.*

Je suis comme vous... je ne trouve rien.

LECOURBE, *avec une émotion contenue.*

Vous auriez pu trouver que je n'ai pensé qu'à vous, Marthe, et que je suis bien heureux de vous revoir !

MARTHE.

Vrai?

LECOURBE.

Foi d'honnête homme !

MARTHE, *lui tendant la main.*

Je vous crois !

LECOURBE, *avec amour.*

Marthe !

MARTHE.

Marcel !... (*Après un silence.*) Asseyez-vous !...

LECOURBE, *s'asseyant près d'elle.*

Marthe... est-ce que vous n'avez pas une robe plus belle que celle-là ?

MARTHE.

Drôle de question !

LECOURBE, *ému.*

Répondez-moi ?

MARTHE.

J'ai ma robe des dimanches et des fêtes.

LECOURBE.

Eh bien !... allez la mettre !

MARTHE.

J'y consens !... Nous allons nous promener ?

LECOURBE.

Mieux que cela! Nous allons... écoutez-moi bien ! .. nous allons à la mairie !...

MARTHE.

A la mairie?

LECOURBE.

Oui... à la noce!...

MARTHE, *travaillant.*

A la noce!... de qui?

LECOURBE.

A la nôtre!... Oh! écoutez! et ne tremblez pas... Rien ni personne ne vous force à me donner votre main... Depuis quinze ou seize ans, votre jeunesse s'est habituée à moi, je vous ai tenu lieu d'amis et de famille... il me semble que je dois et que je peux faire plus, pour remplir la promesse faite à votre frère, mon matelot, à son lit de mort. Cette idée m'est venue il y a deux ans, lors de notre voyage à Brest. Vous vous le rappelez, Marthe!... La grande voix de la mer vous enthousiasmait. Je me suis dit : Voilà une vaillante fille qui prendrait volontiers un marin pour mari!... Une fois en train de rêver, les idées sont venues. A-t-elle des yeux!... je ne les avais jamais remarqués jusque-là... Et puis après : Voudra-t-elle de moi? Et enfin une dernière, mon seul espoir : Elle voudra peut-être de toi par bonté d'âme et par amitié. Une fois dans cette voie, je me suis dit : Puisque tu comptes sur son amitié... va droit à elle et demande-lui son consentement. Le ridicule et la honte qui en résulteraient pour toi, si elle te repoussait, l'arrêteront peut-être!... Ce plan décidé, rien ne m'a coûté pour le mettre à exécution... j'ai été jusqu'à l'abus de confiance!

MARTHE.

Vous, Marcel?

LECOURBE, *gaiement.*

Moi-même! je me suis secrètement emparé de vos papiers!...

MARTHE.

Comment?

LECOURBE.

Les bans sont publiés.

MARTHE.

Sans m'avoir consultée?

LECOURBE.

J'en ai racheté un!...

MARTHE.

Vous avez fait cela?...

LECOURBE.

Le maire est prêt!...

MARTHE.

Mon ami!...

LECOURBE.

Pierre s'est occupé du bal; nos amis, en secret, ont été prévenus par lui... La petite maison qui touche à notre pré, je l'ai achetée... vous n'aurez qu'une haie à brûler et vous serez chez vous, Marthe. Ah! Marthe, si votre cœur est déjà donné, dites-le-moi!... pas un mot de reproche ne s'échappera de mes lèvres... pas un!... Et maintenant que j'ai parlé, je n'ai plus le courage d'attendre!... Marthe, voulez-vous être ma femme? (Marthe n'a pas pu dominer son émotion, elle se met à pleurer sans répondre; elle pleure nerveusement, en dedans elle étouffe presque.

MARTHE, étouffant presque.

Ah! ah!

LECOURBE.

Dites, le voulez-vous? (Ursule revient.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, URSULE.

URSULE, du fond.

Eh bien... est-ce fini?... (Courant à Marthe.) Qu'as-tu donc?

MARTHE, bas.

Ah! Ursule!... Tu ne sais pas... j'étouffe!...

URSULE à Lecourbe.

Que lui avez-vous dit ?

LECOURBE.

J'attends, Marthe.

MARTHE, à Ursule.

Viens... viens !... (Elle monte l'escalier, appuyée au bras d'Ursule.)

LECOURBE, en bas, suppliant.

Marthe !... Marthe !...

URSULE, s'arrêtant dans l'escalier.

Réponds-lui donc ?...

MARTHE.

Je ne peux pas !... (Elle l'entraîne dans sa chambre.)

SCÈNE X.

LECOURBE, seul.

Elle ne peut pas!... Je comprends !... Elle ne veut pas me dire en face qu'elle en aime un autre!... Ah !... tonnerre !... (Pierre revient.)

SCÈNE XI.

LECOURBE, PIERRE.

PIERRE.

As-tu parlé ?

LECOURBE.

Va-t'en au diable !

PIERRE.

Hein !

LECOURBE.

Elle refuse... Entends-tu... elle refuse !...

PIERRE.

Marthe ?... Marthe refuser !... mais elle est folle de toi ! Eh ! oui... elle était malade de ton absence !

LECOURBE.

Tu as mal vu... mal compris !

PIERRE.

Je suis un imbécile, n'est-ce pas ?... dis-le, j'aime mieux cela !

LECOURBE.

Elle me refuse, te dis-je !...

PIERRE.

Qu'est-ce qu'il lui faut donc ? T'es pas comme moi, t'as de l'esprit, t'es plein d'éducation.

LECOURBE, *désespéré.*

Je n'ai plus qu'à me soumettre... je n'ai qu'à me résigner.

PIERRE.

Et à te casser la tête.

LECOURBE.

J'ai un rival, n'est-ce pas ?

PIERRE.

Ah ! te voilà parti ! Ta petite bête qui trotte, la jalousie.

LECOURBE.

Oui, jaloux !... Notre pauvre mère me le disait souvent : « Tu es jaloux, Marcel ! » Chère vieille, je t'aimais trop, voilà tout, je l'aime trop aussi, Pierre !

PIERRE.

Je vais la trouver !

LECOURBE, le retenant.

Démarche inutile !

PIERRE.

Nous le verrons bien.

LECOURBE.

Que lui diras-tu ?

PIERRE.

Je lui dirai... non, je me jetterai d'abord à ses pieds... Ce n'est pas encore le joint, elle a déjà assez d'orgueil !... Je lui dirai : Je suis Pierre Lecourbe... une mauvaise tête, c'est vrai, mais j'aime mon frère... et j'ai plus de cœur que vous !

LECOURBE.

Elle en rira !

PIERRE.

C'est possible !... Vous le refusez pour mari?... mais il sera un jour amiral tout simplement, c'est rien ? Il est en attendant capitaine d'un brick de vingt canons. Il a ses lettres de marque et cinq ans de gloire. Bien peu de femmes, et des plus difficiles, en feraient fi... Il vous aime avec ça comme un fou !...

LECOURBE.

Oh ! oui !

PIERRE.

Il en mourra, Marthe ! et si ce malheur-là arrivait, je vous étranglerais !... C'est une femme, me diras-tu ?... Mais pour n'y pas songer, quelques verres d'eau-de-vie suffiront, et quand j'ai bu, vois-tu, femmes, hommes, enfants, tout ça tourne, tourbillonne et je tappe dans le tas !

LECOURBE, le retenant.

Des menaces ! Reste, malheureux !... Tu es fou !... Je le veux ! (Entre la Filoque, suivie d'un homme qui porte une corbeille.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, LA FILOQUE.

LA FILOQUE.

Voilà une boîte à l'adresse de mademoiselle Marthe !

PIERRE.

Ah! (A Lecourbe.) Ton cadeau de noce !

LECOURBE.

Oui!

PIERRE.

Attendez que je voie !... (Pendant que Pierre et la Filoque regardent le contenu de la corbeille, la porte de la grange s'entr'ouvre, paraît la tête curieuse de Kernok.) Diantre ! tu as bien fait les choses.

LA FILOQUE.

Oh! les beaux bijoux.

KERNOK, à part.

Des bijoux !... (Il disparaît.)

PIERRE.

Portez ça chez mademoiselle Marthe ! (La Filoque entre chez Marthe.)

LECOURBE.

Quoi ?... chez Marthe ?

PIERRE.

Oui... chez elle !

LECOURBE.

Elle refusera.

PIERRE.

Crois-tu ? Tiens ! (Il lui montre Marthe qui apparaît en costume de fête sur la galerie.)

SCÈNE XIII.

LECOURBE, PIERRE, MARTHE.

LECOURBE.

Marthe! (Il tombe presque à genoux.)

MARTHE, se penchant sur la balustrade.

Je n'ai pas été trop longue?

PIERRE, radieux.

Descendez donc!... Qu'est-ce que vous faites là-haut? (Pendant que Marthe descend, Pierre va à son frère.) Eh bien, elle accepte!

LECOURBE.

Ah! j'ai besoin d'embrasser quelqu'un.

PIERRE, lui ouvrent les bras.

Voilà!... (Les deux frères tombent dans les bras l'un de l'autre.)

PIERRE, à part.

Prévenons notre monde. (Il sort.)

SCÈNE XIV.

LECOURBE, MARTHE, puis PIERRE, URSULE, LA FILOQUE, PAYSANS et AMIS.

(Une fois resté avec Marthe, Lecourbe va à elle, lui prend les mains et les lui baise.)

LECOURBE.

Enfin!... vous m'appartenez!... Ah! j'ai eu bien peur.

MARTHE.

Je me suis vengée!... Avouez-le, Marcel... vous le méritiez bien!... vingt grands jours de séparation, et pas un bout de lettre pour me rassurer.

LECOURBE.

Ne parlons plus de ça!

MARTHE.

Vous ne m'avez jamais demandé si je vous aimais ?... Vous étiez donc bien sûr de mon cœur?

LECOURBE.

Marthe!...

MARTHE.

Je vous aime!

URSULE, paraissant en haut de l'escalier en grande toilette.

Comment me trouvez-vous?

LECOURBE.

Charmante!

URSULE, descendant.

Ah! j'entends monsieur Pierre!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, PIERRE, LES INVITÉS.

PIERRE, entrant le premier.

Lui-même!... Arrivez... arrivez donc... tas de lambins!

LECOURBE.

Pourquoi tout ce tapage?

PIERRE.

On n'en fera jamais assez! J'ai tout pris... tout ce qui m'est tombé sous la main, sans leur donner le temps de changer!... Les voilà!... Ils n'en boiront et n'en danseront pas moins.

MARTHE.

Des danses ?

URSULE.

Un festin ?

PIERRE.

J'ai soigné ça... aux petits oiseaux !...

MARTHE.

Je ne m'attendais à rien à tout cela... je vous le jure !..

TOUS.

Sournoise ! cachotière !... (On entoure Marthe et Lecourbe. On les plaisante.)

PREMIER PAYSAN, dans un groupe à gauche.

Dis donc, Yvonnet !... Est-ce que tu crois ça, toi ?

YVONNET.

Moi ? m'est avis que le mariage s'est fait avant la noce, et qu'on se presse à cause de ça !

PIERRE, qui les a entendus.

Ah ! les gueux ! les gredins !

LECOURBE.

En route pour la mairie !...

TOUS.

En route pour la mairie !... Viens-tu, Pierre ?

PIERRE.

Tout à l'heure !

(Lecourbe donne le bras à Marthe ; tous les gens de la noce les suivent excepté la Filoque. Au moment où les trois paysans qui ont parlé vont pour suivre les autres, Pierre les arrête.)

SCÈNE XVI.

PIERRE, LA FILOQUE, YVONNET, Les deux Paysans.

PIERRE.

Deux mots, les gars !

YVONNET.

Quoi donc ?

PIERRE.

J'ai une proposition à vous faire

YVONNET.

Voyons !

PIERRE

J'ai mis une bouteille d'eau-de-vie et trois bouteilles de vieux poiré de côté... voulez-vous les boire ?

TOUS LES TROIS.

Ça va !...

PIERRE.

Eh bien !... celui de nous quatre qui aura la tête la plus dure les offrira aux autres.

YVONNET.

La tête la plus dure?

PIERRE.

Oui... nous allons passer au jardin... il y a un taillis plus touffu qu'une treille... et là... nous en découdrons en caressant la chopine.

TOUS.

Il est fou!

PIERRE.

Canailles!... quand vous parlerez de Marthe Lecourbe...

YVONNET.

Ah ! bon... compris !... où sont les bouteilles ?

PIERRE.

J'en ai mis partout... et tâchez de revenir sur vos quilles !.. (Ils vont pour sortir ; Pierre les arrêtant.) Attendez que je passe devant. (Ils sortent.) La nuit vient)

SCÈNE XVII.

LA FILOQUE, KERNOK.

KERNOK, sortant de la grange.

Enfin, ils s'éloignent... Il n'y a plus personne dans la maison, et les bijoux sont là-haut. C'est le moment. (Il se dirige vers l'escalier de droite et monte deux ou trois marches. A ce moment la Filoque ouvre la porte et il redescend.) Tonnerre ! La Filoque était restée. (Il rentre dans la grange. La Filoque reste dans la chambre.)

SCÈNE XVIII.

LA FILOQUE, LE MATELOT.

(Le matelot frappe du dehors. Ne recevant pas de réponse, il entre cherche de tous côtés. Apercevant une porte à gauche, il va frapper.)

LA FILOQUE, sortant de droite.

Qui demandez-vous ?

LE MATELOT.

Le capitaine Lecourbe, s'il vous plaît ?

LA FILOQUE.

Il est à la mairie. Si vous êtes de la noce, vous arriverez encore à temps.

LE MATELOT.

Comment, de la noce ?... Qui est-ce qui se marie ?

LA FILOQUE.

M. Marcel Lecourbe.

LE MATELOT.

Mon capitaine se marie?

LA FILOQUE.

Mais oui, vous ne le saviez donc pas !

LE MATELOT.

Non ! Diable ! il me recevra mal. Je vais l'attendre devant la porte en fumant ma pipe. (Il sort.)

SCÈNE XIX.

LA FILOQUE, PIERRE.

PIERRE, dans la coulisse.

La ! la ! c'est bon !... ne criez plus... je vas vous envoyer le rebouteux !

LA FILOQUE.

C'est Pierre ! (Kernok rentre la tête dans sa cachette. Pierre arrive : il est tout en désordre ; sa chemise est déchirée, il a un commencement d'ivresse.)

LA FILOQUE.

Dans quel état ! ..

PIERRE, titubant.

Dans quel état, moi ?... ça vous étonne ? Ah ! bien... quand vous verrez les autres, qu'est-ce que vous direz donc ?

LA FILOQUE.

Les autres ?

PIERRE.

Oui... les autres!... trois bons gars! Ah! il y en a un qui m'a donné du fil à retordre... c'est le dernier... Ah! le gueux! ça leur apprendra à avoir la langue si longue et à médire des honnêtes filles! Oh! mon doux Jésus! que j'ai soif!... vous n'avez pas un verre d'eau par là?

LA FILOQUE.

De l'eau?... ce n'est pas de l'eau que vous venez de boire? Je vais le chercher! (Elle sort par le jardin.)

SCÈNE XX.

PIERRE, URSULE.

PIERRE.

Allez... allez!... moi, je vas à la noce...

URSULE.

Tout est fini! Ah! vous voilà, votre frère est furieux après vous.

PIERRE, plus lancé.

Ça passera! tout passe... vous passerez aussi, ma belle petite amie!

URSULE, se reculant.

Ah! mon Dieu!... mais vous avez bu?

PIERRE.

Oh! mon doux Jésus! qu'est-ce qui peut dire des choses pareilles?

URSULE.

Eh bien, cela promet pour ce soir!

PIERRE, la lutinant.

Je tiendrai tout ce que ça promet!

URSULE.

A bas les mains! Finissez!

PIERRE.

Sapristi !... être aussi sévère au pauvre monde !.. une si belle fille !...

URSULE.

Si je l'étais moins, vous seriez le premier à crier après moi.

PIERRE, criant.

Qui est-ce qui t'a dit ça ?... ce n'est pas moi.

URSULE.

Vous, mon ami Pierre... vous ferez bien de mettre de l'eau dans votre vin... vous savez ?...

PIERRE.

Je sais quoi?

URSULE.

A jeun, vous n'êtes déjà pas trop raisonnable... mais ivre...

PIERRE.

Je suis une brute, pas vrai ?

URSULE.

Oh !... une brute...

PIERRE.

Oh ! dites-le et redites-le... car c'est la vérité !... et dire qu'une chopine de plus... Dieu que j'ai soif !

URSULE, lui donnant un verre d'eau que Pierre refuse.

Vous ne valez plus la peine qu'on se baisse pour vous ramasser.

PIERRE.

Et si je vous jure... là, de rester où j'en suis jusqu'à demain matin ?

URSULE.

Ce sera si beau... que...

PIERRE.

Que vous me jurerez quelque chose à votre tour.

URSULE, riant.

Ah! je ne risque rien !...

PIERRE.

Serment pour serment !

URSULE.

Soit !

PIERRE.

Au dessert... on se mettra à chanter... et à danser...

URSULE.

Oui, après?

PIERRE.

Il fera un clair de lune à n'y voir goutte.

URSULE, raillant.

Ah !

PIERRE.

Oui... je me suis arrangé pour ça avec la lune !... je vous attendrai donc... dans le pré !... derrière la haie.. entre le mûrier et le chevrefeuille.

URSULE.

Et vous ne boirez plus d'ici là ?

PIERRE.

Puisque c'est convenu !...

URSULE.

Et dans un mois?...

PIERRE.

Dans un mois... quoi?

URSULE.

Vous m'épousez?

PIERRE.

Tant que vous voudrez ! (Voulant l'embrasser.)

URSULE, se dégageant.

Ah! mais non... au dessert...

PIERRE.

Alors... puisque je ne dois plus boire, tâchons de faire boire les autres!... Allons surveiller le couvert. (Rentrée de Lecourbe et de Marthe; ils sont complétement absorbés l'un par l'autre. Pierre et Ursule s'arrêtent à les regarder avec complaisance.)

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENTS, LECOURBE, MARTHE.

LECOURBE.

Vous avez voulu revoir votre maison avant d'entrer dans la nôtre... Nous y voici.

MARTHE.

C'est la maison où je suis née... la vieille amie qu'on ne quitte pas sans regrets. Ecoute, Ursule : ma chambre de jeune fille m'a porté bonheur, je te la donne.

URSULE.

A moi?... vrai? Ta jolie petite chambre? Je vais m'y installer tout de suite.

PIERRE, à part.

Bon à savoir!

URSULE.

Et nos amis... qu'en avez-vous fait?

MARTHE.

Nous sommes venus par ma nouvelle propriété...

LECOURBE.

Mon cadeau de noces.

URSULE.

Ah! oui... le pré?...

PIERRE, bas à Ursule.

Entre le mûrier et le chèvrefeuille.

MARTHE.

Nous avons dû faire abattre la haie!

PIERRE, à part.

Plus de haie!... bigre!... et mon rendez-vous?

URSULE, riant, en regardant Pierre.

C'est une bonne idée!

MARTHE.

Nos amis sont installés sur la pelouse... devant la maison.

PIERRE, à part.

Il ne manquait plus que cela!

LECOURBE.

Qu'est-ce que tu as donc fait, mauvais drôle? Tu t'es encore battu?

PIERRE.

Puisque c'est un jour de fête.

LECOURBE.

Et pourquoi t'es-tu battu?

PIERRE.

Ah! ça, c'est mon affaire. (A Ursule.) Allons retrouver nos invités.

URSULE.

Volontiers!

PIERRE, à Marthe.

Je vais vous annoncer!

LECOURBE.

Dans cinq minutes, nous vous rejoignons.

PIERRE.

Cinq minutes, mais pas plus!...(Bas à Ursule.) Il n'y a pas

de haie... je vous attendrai près de la mare ! (Il sort par le jardin avec Ursule.)

SCÈNE XXII.

LECOURBE, MARTHE.

MARTHE, prenant la main de Lecourbe. Elle est très-émue.

Mon ami !... nous voilà liés à jamais.

LECOURBE.

Cela ne vous effraye pas ?

MARTHE, de même.

On dirait un rêve !...

LECOURBE.

Ah ! que de fois, pendant mes lointains voyages, ma pensée traversait l'espace et venait se fixer dans ce petit coin de la Bretagne. C'était un doux mirage, une terre promise. Aujourd'hui, j'y mets le pied, et vous ne m'en chassez pas... Marthe, je suis le plus heureux des hommes.

MARTHE, se dégageant de ses bras.

Vrai ? Venez, ne nous faisons pas attendre. (Ils se dirigent vers le jardin ; à l'entrée apparaît le matelot.)

SCÈNE XXIII.

LES MÊMES, LE MATELOT.

MARTHE.

Regardez.

LECOURBE.

Thomas !

LE MATELOT.

Oui, mon capitaine !

LECOURBE.

Tu as su que je me mariais, et tu viens?... Tu as bien fait, mon brave!...

LE MATELOT.

Capitaine... c'est ça... et ce n'est pas ça!... Tenez, voici ce qu'on m'a chargé de vous remettre! (Il lui tend un pli.)

LECOURBE, lisant.

De l'amiral commandant le port de Brest! (Il ouvre le plie, le parcourt rapidement et demeure impassible.) Lis, Marthe!

MARTHE, lisant.

« La guerre est déclarée... ordre de rejoindre la flotte...
« et de reprendre la mer! (Contenant un cri de douleur.) Ah!... (Silence.)

LECOURBE.

Que décides-tu?

MARTHE.

Je suis la femme d'un marin, je ne dois pas l'oublier. Pars!

SCÈNE XXIV.

LES MÊMES, PIERRE.

PIERRE, de plus en plus lancé.

Ah çà!... mais... voyons... vous aurez tout le temps de vous embrasser!

LECOURBE, bas à Marthe.

Essuie tes larmes!

MARTHE.

Je ne pleure pas!

LECOURBE.

Pas de tristesse... laisse-les s'amuser; va les rejoindre, dis-leur que je reviens tout de suite.

MARTHE.

Non, je ne serais pas maîtresse de moi. Jusqu'à ton retour, je ne veux pas quitter ma chambre de jeune fille. C'est là que tu me retrouveras, et je n'en sortirai qu'avec toi.

LECOURBE, l'embrassant.

Du courage! du courage! je reviendrai bientôt! Du courage!

MARTHE. Elle monte l'escalier.

Je te le promets.

LECOURBE la suit des yeux, reste un instant silencieux, essuie une larme; puis d'une voix brève, se retournant vers le matelot.

Partons! (Ils sortent. Kernok se montre.)

SCÈNE XXV.

KERNOK, puis PIERRE, puis URSULE.

KERNOK.

Cette fois, la place est libre. Allons! (Il s'assure qu'il n'y a personne, monte l'escalier et entre dans la chambre de Marthe. Un peu après on entend un cri et Kernok sort.) Ah! tonnerre! il y avait une femme là-dedans; elle a eu peur, elle s'est évanouie. J'ai le magot... filons! (Il se dispose à descendre, lorsqu'il entend la voix de Pierre, et il s'arrête.)

PIERRE, paraissant et allant à la maison de gauche.

Ursule a quitté la table. Elle n'ira pas jusqu'à la mare, il fait trop noir. Je vais l'attendre, chez elle. Non. Marthe lui a donné sa chambre (Il se dirige vers la maison de droite. A mesure, qu'il monte, Kernok se cache. Pierre entre dans la chambre, Kernok sort de sa cachette.)

URSULE, paraissant au bras d'un paysan.

Merci! bonsoir! Ah! j'ai t'y dansé! j'ai t'y dansé!

FIN DU PROLOGUE.

ACTE DEUXIÈME

— L'action, 20 ans après, en 1800. —

Vingt ans après, à la Sauvetière, propriété de la famille Lecourbe, près du village de Lampaul, sur le bord de la mer. — Un jardin avec tables, chaises et bancs rustiques. — A droite, l'entrée de la maison avec perron praticable. — Au fond, à gauche, balustrade bordant un précipice.

SCÈNE PREMIÈRE.

YVONNET, KANIGOU, ROSALIE.

Au lever du rideau, Kanigou et les paysans sont en train d'assujettir la balustrade qui se trouve au bord du précipice. Rosalie leur verse à boire.

YVONNET, qui vient de boire.

Merci, mam'selle Rosalie... A votre santé!

ROSALIE.

Mon gars... ce n'est pas moi qu'il faut remercier... c'est M. Pierre.

YVONNET.

M'sieu Pierre... en v'là une drôle de pâte: il croit toujours parler à ses soldats; il y a des jours où il est dur comme un dogue de basse-cour... il y en a d'autres où il est tendre comme une jeune fille. Enfin... toujours est-il que v'là un rude vin que nous buvons là !...

ROSALIE.

Tandis que celui qui vous l'offre ne boit jamais que de l'eau.

YVONNET.

Pas même de cidre?

ROSALIE.

Non.

YVONNET.

Pas même du vin?

ROSALIE.

Non plus.

YVONNET.

C'est un brave homme! seulement faut pas le mettre en rage... quand il y est...

ROSALIE, riant.

Il tape dru, hein?

YVONNET.

J'en sais qué'qu'chose. Il m'a démoli dans le temps, mais il avait raison.

KANIGOU.

Oui, mais moi, l'autre jour... je ne lui avais rien fait... et un peu plus...

ROSALIE.

Quoi donc?

KANIGOU.

Voilà, j'allions avec cocotte, au grand galop sur la route de Lampaul, quand tout à coup j'aperçois planté, droit comme un mât, l'oncle Pierre, comme on l'appelle ici...

ROSALIE.

Après?

KANIGOU.

Il ne m'entendait seulement pas rouler... je le hèle... ah! ouiche... une statue! Je m'arrête, je descends, et ben poliment je lui dis : M'sieu Pierre, est-ce que vous dormez debout?

ROSALIE.

Et il t'a répondu ?

KANIGOU.

Par un coup de pied qui m'a remballé dans ma voiture... Ah! si ça n'avait pas été lui !...

ROSALIE.

Eh bien... moi... je connais aussi quelque chose de bien particulier.

TOUS.

Quoi donc ?

ROSALIE.

Vous savez... la falaise de Penmarck.

YVONNET.

Où squ'on entend des plaintes sortir de la mer, à preuve qu'on dit dans le pays, qu'il y a des nuits où il revient des esprits.

ROSALIE.

Eh bien, mes enfants, au bord de ce gouffre... tout en haut, sur le pic... il pousse des fleurs, jolies comme tout et d'un bleu... d'un bleu d'azur.

YVONNET.

Oui... mais ces fleurs bleues... personne n'y touche.

ROSALIE.

Tu crois?...

YVONNET.

Dame !

ROSALIE.

Alors, comment se fait-il que mam'selle Renée en ait toujours un bouquet dans sa chambre...

YVONNET.

C'est qu'elle a un amoureux qui risque vingt fois sa peau pour aller les cueillir.

ROSALIE.

Un amoureux... elle en a bien un... mais un monsieur de la ville... Ça achète des fleurs, ça ne les cueille pas!... C'est son oncle qui les lui apporte.

YVONNET.

Pas possible !

ROSALIE.

Je l'ai suivi... espionné... et je l'ai vu grimper comme un chat, le long des rochers... se suspendre d'une main au pic et cueillir les petites fleurs bleues de l'autre... j'en suis revenue malade.

KANIGOU.

C'est quasi de la folie...

YVONNET.

Faudra avertir son frère.

ROSALIE.

Avise-t'en... et compte tes os.

KANIGOU.

Avec tout ça la balustrade ne marche pas. (On se remet à l'ouvrage.)

YVONNET, travaillant.

Et le mariage de mademoiselle Renée, marche-t-il, lui ?...

ROSALIE.

Pas sur des roulettes... mais il se fera.

YVONNET.

Ah ! tant mieux... c'est une douce personne !

ROSALIE.

Mam'selle Renée, c'est la grâce et la bonté même...

YVONNET.

Avenante au pauvre monde... et chaste comme une sainte vierge !

KANIGOU.

Mam'selle Renée... c'est la joie et l'honneur de la maison.

YVONNET.

On se ferait volontiers casser une patte pour elle...

SCÈNE II.

LES MÊMES, PIERRE.

PIERRE a paru pendant les dernières répliques; costume moitié paysan, moitié militaire.

Oui, mes amis, Renée c'est la charité, l'honneur et la gloire de sa famille... et vous faites bien de l'aimer.

TOUS.

Monsieur Pierre !

PIERRE.

Tenez, mes gars, voilà deux petits écus pour boire à sa santé. Que diable ! reposez-vous, on ne peut pas toujours travailler.

KANIGOU, bas à Yvonnet.

As-tu vu à sa boutonnière ?

YVONNET.

La fleur bleue !...

KANIGOU.

Il vient de la falaise.

YVONNET.

Il se tuera un jour.

ROSALIE.

Ah ! m'sieu Pierre... vous n'êtes pas le seul à être fier de ma maîtresse.

PIERRE.

Qui donc ?

ROSALIE.

Eh ben!... m'sieu Marcel Lecourbe... son père...

PIERRE, se détournant et violemment à Kanigou.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites là, vous autres, vous ne travaillez pas? Et cette traverse, animal?

YVONNET.

Quelle traverse?

PIERRE.

Celle que je t'avais dit de mettre là.

YVONNET.

On va la mettre! (Bas.) Qu'est-ce qui lui prend?

PIERRE, mauvaise humeur croissante.

Voilà! on est bon pour ces ânes-là... et ils ne savent que braire!

ROSALIE, bas.

Le revoilà dans ses lunes!

PIERRE, prenant le pieu.

Avec ça que c'est solide... ce que vous m'avez bâti là, tas de clampins!... Je suis sûr qu'il n'y en a pas un seul qui ait osé regarder par-dessus le bord...

YVONNET.

Merci... pour que le vertigo vous prenne!... C'est qu'il n'y a pas de fond là-dedans... on n'en reviendrait pas au moins...

PIERRE, le contrefaisant.

On n'en reviendrait pas!... Alors... c'est pour ça qu'on n'a rien fait de ce que j'ai dit... rien... rien.

ROSALIE.

Mais...

PIERRE.

Mais..... il n'y a pas de mais... pie borgne!... Tenez... allez vous-en... allez vous-en, ou gare la gaule.

ROSALIE.

Oh! faut-il qu'il soit fâché pour nous parler comme ça.

YVONNET.

Décampons !...

PIERRE.

Vous êtes encore là !

YVONNET.

Nous v'là partis... On ne sait jamais sur quel pied danser, avec lui ! (Ils sortent.)

SCÈNE III.

PIERRE seul, puis MARTHE et LECOURBE.

PIERRE, seul.

Son père !... son père !... Pardieu ! je sais bien qu'il l'aime, son père ! oui... elle l'appelle son père !... Ah ! Seigneur Dieu ! voilà vingt ans que mon cœur saigne ! vingt ans que le remords l'emplit !... J'ai beau détourner ma pensée de cette faute que j'ai commise... le mot d'un étranger, le geste d'un indifférent viennent toujours me la rappeler !... C'est horrible une vie comme la mienne ! (Il sanglote nerveusement.)

LECOURBE, descendant du pavillon avec Marthe.

Tu m'as bien compris ?

MARTHE.

Oui, mon ami !

LECOURBE.

Il faut que cette lettre soit remise à M. Villepreux avant une heure.

MARTHE.

Il l'aura... Bonjour, mon frère !...

PIERRE, les apercevant.

Bonjour Marthe ! (Il essuie vivement ses larmes et se met à travailler à la balustrade. — Marthe sort.)

LECOURBE.

Ah! c'est toi! que fais-tu là ?...

PIERRE.

Tu vois... je termine l'ouvrage de nos paysans; ces mâtins-là n'en auraient pas fini avant huit jours.

SCÈNE IV.

PIERRE, LECOURBE.

LECOURBE.

Pierre?

PIERRE, *laissant son travail.*

Tu as quelque chose à me dire?...

LECOURBE, *gaiement.*

Il paraît.

PIERRE.

Quoi?...

LECOURBE.

Eh! là! bon Dieu! ce n'est pas si grave!... Et d'abord, regarde-moi donc.

PIERRE.

Que je te regarde?

LECOURBE.

Oui... tu as la figure bouleversée... On dirait que tu as pleuré!

PIERRE.

Est-ce qu'on pleure à nos âges?... c'est du sable qui m'est entré dans l'œil.

LECOURBE.

A la bonne heure... Alors... viens ici... là, près de moi. Laisse donc ça.

PIERRE.

Voilà...

LECOURBE.

Causons un peu, veux-tu ?...

PIERRE.

Si ça te fait plaisir.

LECOURBE.

Mon bon Pierre, veux-tu me dire pourquoi, depuis quelque temps... depuis longtemps même... tu es triste, sombre? Pourquoi ta main ne cherche plus ma main... pourquoi tu t'éloignes de la maison?

PIERRE.

Je m'éloigne de... mais je suis toujours là !

LECOURBE.

Je sais ce que je dis, Pierre... tu as un chagrin que tu me caches. Tu sais combien je t'aime... Où trouveras-tu un ami qui le partage plus que moi.

PIERRE.

En vérité, je...

LECOURBE.

Ne te défends pas, ne me mens pas... Tu souffres et je veux ma part de ta souffrance. As-tu peur de moi? Non; autrefois, quoique tu fusses mon aîné... je te faisais de la morale... tu sais... à Morlaix... quand tu courais le guilledou et que tu te grisais avec un doigt de vin... Aujourd'hui ce n'est plus cela.

PIERRE.

Quoi, alors?

LECOURBE, riant.

Aujourd'hui, je te reproche ta sobriété !... que diantre!... un vieux soldat n'a pas le droit de ne boire que de l'eau.

PIERRE.

J'ai la tête encore moins forte que jadis... voilà tout.

LECOURBE.

Soit... passons là-dessus... et revenons-en à mon premier reproche... As-tu à te plaindre de quelqu'un ici?

PIERRE.

Moi !...

LECOURBE.

N'es-tu pas traité comme l'enfant, comme le maître de la maison ?

PIERRE.

Est-ce que je me plains?..

LECOURBE.

As-tu envie de te marier ? Aimes-tu quelqu'un ?

PIERRE, *éclatant de rire.*

Ah ! par exemple ! mais mon cœur ne bat que pour toi, et pour les tiens... Je suis triste... Eh ! parbleu !... est-ce que je ne suis pas libre !

LECOURBE.

Enfin... je veux savoir...

PIERRE.

Laisse-moi donc tranquille. (*Il remonte vers le fond, puis il ravient tout à coup et prenant les mains de Lecourbe.*) Tu m'aimes bien, n'est-ce pas?

LECOURBE.

En doutes-tu?

PIERRE.

Eh bien ! ça me suffit. Parlons de quelque chose de plus sérieux... Le mariage de Renée?...

LECOURBE.

Ah ! mon ami... j'espère qu'il se fera... mais je n'en suis pas sûr.

PIERRE.

Comment ?

LECOURBE.

Eh! oui... moi je suis prêt à faire tout mon possible...

PIERRE.

Eh bien, alors?...

LECOURBE.

Oui, mais M. Villepreux!...

PIERRE.

Il refuse?...

LECOURBE.

Non, mais c'est un homme dur, intéressé... et la question d'argent, pour lui, c'est la grosse affaire. J'ai peur qu'il ne soit trop exigeant et j'en serais désolé... Renée aime Paul, et tu connais ce cœur de sensitive... si un obstacle survenait... elle s'inclinerait... mais elle en souffrirait beaucoup.

PIERRE.

Renée souffrir... pour une question de gros sous!... Je ne comprends plus... D'abord, pourquoi ce monsieur refuserait-il? Renée a une dot... ne sommes-nous pas d'une famille dans laquelle on doit être fier d'entrer?

LECOURBE.

Certes, mais...

PIERRE.

Il n'y a pas de mais. Ah bien! une fille comme Renée!

LECOURBE.

Là! là! du calme!

PIERRE, *se montant.*

C'est absurde! Quoi? au moment où il n'y a plus qu'à dire oui!... quoi? J'aurais tout préparé pour faire une surprise à nos deux enfants...

LECOUBE, *souriant.*

Merci pour eux!...

PIERRE.

Eh ! oui ! Renée et Marielle ont beau n'être que mes nièces... je les regarde comme mieux que ça.

LECOURBE.

Cher frère !

PIERRE.

Et un imbécile viendrait jeter ses sacs pleins d'écus entre elles et leur bonheur ? Ah ! mais non ! Ce mariage doit se faire... il se fera... je le veux... je le veux... tu m'entends ?...

LECOURBE.

Tu le veux... tu le veux... moi aussi, je le veux... mais comme tu le disais tout à l'heure, j'ai deux filles, Renée et Marielle. Je ne peux ni ne dois sacrifier l'une à l'autre.

PIERRE.

Sacrifier qui ? quoi ?

LECOURBE.

Et si M. Villepreux se montre inflexible dans ses prétentions... je ne vois pas trop comment...

PIERRE.

Tu ne vois pas trop... tu ne... Qu'est-ce que tu me chantes là ? Paul aime Renée... Renée aime Paul. Il faut que ces enfants se marient et ils se marieront, ou Villepreux dira pourquoi.

LECOURB.:.

Et s'il le dit ?

PIERRE.

S'il le dit... il aura affaire à : ci.

LECOURBE.

Allons, voilà le jeune homme qui reparaît... Crois bien que je défendrai de mon mieux le bonheur de ma fille... si ce mariage est possible...

SCÈNE V.

LES MÊMES, MARTHE et URSULE.

MARTHE.

La lettre est partie.

LECOURBE.

Merci. (A Pierre.) Calme-toi, M. Villepreux avancera sa visite d'une heure, et dans peu de temps nous saurons à quoi nous en tenir.

PIERRE, se remettant à son travail.

Bien! bien!

LECOURBE, à Marthe.

Regarde-le... c'est toujours la même tête!

MARTHE, souriant.

Ah!...

LECOURBE.

Oui... Pierre aime nos filles par-dessus tout... et il n'entend pas qu'on entrave leur bonheur.

MARTHE.

Le lui reproches-tu?

LECOURBE.

Non, mais aujourd'hui il s'agit de Renée... et il oublie Marielle... Fais-lui entendre raison... et force-le à comprendre que je ne suis pas un mauvais père. (Il sort par la gauche.)

SCÈNE VI.

PIERRE, MARTHE, URSULE. Marthe s'assied et se met à travailler.

URSULE, s'avançant vers Pierre qui n'a pas l'air de faire attention à elle.

Bonjour, vous!

PIERRE, brusquement.

Bonsoir !

URSULE.

Oh! oh ! nous sommes toujours fâché ?

PIERRE.

Fâché... non...

MARTHE.

Que lui as-tu donc fait, Ursule?...

URSULE.

Oh ! une offense grave !...

MARTHE.

Quoi donc ?

URSULE.

Hier, j'ai grondé sa chérie, sa préférée.

MARTHE, indifféremment.

Marielle !

URSULE.

Non pas... Renée.

PIERRE, vivement.

Ce n'est pas pour ça.

URSULE.

Alors, pourquoi m'en voulez-vous ?

PIERRE.

Est-ce que je vous en veux ? (Il travaille.)

URSULE.

Hein ! quel brutal!

MARTHE.

N'en dis pas de mal... Il aime tant nos enfants.

URSULE.

Et il était si gentil autrefois. Aujourd'hui ce n'est

plus ça. Un jour il rit et chante comme un pinson ; le lendemain on le cherche, on ne le trouve plus. Le lundi, il vous mange dans la main ; le mardi, si vous le regardez, il ne vous répond seulement pas. Tiens, avant-hier, il se promenait dans l'enclos, et il massacrait de pauvres fleurs qui n'en pouvaient mais. Je vais à lui... je le regarde... je lui tends la main... Sais-tu ce qu'il me répond ?

MARTHE.

Quoi ?

URSULE.

« Fichez-moi la paix ! »

MARTHE.

Oh !

URSULE.

Et il s'est éloigné, pestant, jurant, farouche et presque menaçant.

MARTHE.

Il est si bon !

URSULE.

Bon, bon... enfin... (A Pierre.) Voulez-vous m'expliquer ce que vos manières d'être signifient ? Il y a dix-huit ans, vous me poursuiviez dans tous les coins.

PIERRE.

Il y a dix-huit ans, oui !

URSULE.

Vous vouliez m'épouser.

PIERRE, vivement.

Ah ! il y a prescription... vous savez !

URSULE.

Malhonnête !

MARTHE.

Allons ! allons !

URSULE.

Tu vois... c'est toujours ainsi. Qu'il s'explique une bonne fois pour toutes.

PIERRE, lâchant son marteau et allant à Ursule à laquelle il parle avec une grande volubilité.

Vous voulez que je m'explique. Eh bien, soit... Je ne suis pas aimable avec vous, parce qu'il m'en a trop coûté d'avoir fait le joli cœur jadis.

URSULE, vivement.

Marthe, tu l'entends ?...

PIERRE.

Ne m'interrompez pas... Vous avez voulu que je parle, je parlerai. Vous étiez jeune, gentille, vous faisiez des manières et ça vous allait. Je m'y suis laissé prendre, mais c'est fini, la musique. Aujourd'hui vous vous mêlez de tout ce qui ne vous regarde pas. Vous mettez votre nez partout, vous bavardez sur tout ; on n'a jamais rien vu de pareil ! Et c'est M. Chose qui a dit ça ! C'est Mme Machin qui a fait ceci ! Ah ! tu ne sais pas : Renée a marché de travers ; Marielle a écrasé la patte à Coco... et patati... et patata !... On n'a jamais vu une commère, un moulin à paroles comme vous ! J'en ai les oreilles rebattues, le crâne gonflé, et si vous étiez un homme, je vous en dirais bien davantage, mais vous n'êtes que ce que vous êtes, sacrebleu ! Oui, je vous le répète, si vous ne parliez pas tant des affaires des autres, si vous n'alliez pas à droite, si vous ne veniez pas à gauche, si vous ne vous promeniez pas si souvent de chambre en chambre, tout n'en irait que mieux, et il n'arriverait pas ce qui ne doit pas arriver... Ouf !... j'ai dit... Vous avez voulu savoir ce que j'avais sur la conscience, vous le savez... j'ai bien l'honneur de vous saluer.

URSULE, suffoquée, à Marthe.

Tu l'entends?

MARTHE, ne pouvant retenir une envie de rire.

Oh ! mon frère ! mon frère !

PIERRE.

Je gardais tout ça... C'est sorti, je respire !...

URSULE.

Cela dure ainsi depuis le jour de ton mariage... il y a dix-huit ans!...

MARTHE, tressaillant.

Ah!

PIERRE, interdit.

Vous allez vous taire...

URSULE.

Je me tairai si je veux. Si vous croyez que je ne m'en suis pas aperçue, le lendemain même... quand vous êtes parti.

PIERRE.

Elle ne se taira pas...

URSULE.

Quand vous vous êtes sauvé pour vous engager... on n'a jamais su pourquoi.

PIERRE, à part.

Allons! il n'y a que ce moyen... (Il saute sur son marteau et se met à frapper à grands coups sur le bois et sur la pierre en chantant.)

Le lancier rouge, il faut le voir à table;
Quand il est gris... etc.... (Changeant d'air.)

On va lui percer le flanc...
Ran, plan, plan!
Etc.

URSULE, criant et chantant avec lui.

Non... on n'a jamais su pourquoi... Je le connais, votre système, c'est pas ça qui m'intimidera.

PIERRE.

On va lui percer le flanc;
Ran, plan, plan... Etc.

MARTHE.

Pierre!

PIERRE.

Ma sœur!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ROSALIE.

ROSALIE, venant de la droite.

Il y a là un marchand ambulant, un colporteur, qui demande M. Pierre.

PIERRE.

Qu'il vienne.

URSULE, à Pierre.

Que vous veut-il ?

PIERRE.

Ça me regarde !

MARTHE, doucement.

Et moi ?...

PIERRE.

Vous aussi... Mais c'est mon secret.

URSULE.

Je parie que c'est pour Renée !...

PIERRE.

Faudrait-il pas que ce soit pour vous ?

URSULE.

Eh bien ! quand ce serait pour moi ! (Sur un mouvement de Pierre.) C'est ça, frappez !

PIERRE.

Tenez, vous ne dites que des bêtises.

MARTHE.

Ah ! mon frère ! mon frère !... vous finirez par rendre Marielle jalouse.

PIERRE, embarrassé.

Marielle... Marielle aura son tour.

MARTHE.

Allons, qu'il soit fait selon votre désir.... Ursule, viens...

URSULE.

Adieu... méchant bourru.

PIERRE.

Bonjour, agréable perruche.

URSULE.

Vous ferez bien de prendre des leçons d'amabilité.

PIERRE.

Et vous des leçons de silence.

URSULE.

Moi, je ne parle jamais. (Marthe et Ursule sortent.)

SCÈNE VIII.

PIERRE, puis YVON.

YVON, colporteur, déposant un ballot devant Pierre.

Voilà le ballot.

PIERRE.

Merci, mon garçon, mettez ça là...

YVON.

C'est fait....

PIERRE.

Tenez, voilà pour vous. (Il lui tend un louis. Yvon le laisse tomber à terre.)

PIERRE.

Que faites-vous donc, vous semez votre argent, vous?

YVON.

Je suis donc bien changé qu'on ne me reconnaît plus.

PIERRE.

Hein ?... quoi ?...

YVON.

Pierre Lecourbe, regardez-moi bien en face.

PIERRE.

Ma foi, je vous ai peut-être vu dans le temps, mais du diable si....

YVON.

Yvon Kernok.

PIERRE.

Ah bah ! Vous que j'ai rencontré il y a quelques années, riche, brillant !

YVON.

Moi-même...

PIERRE.

Vous, sous ce costume, dans cet état !

YVON.

Dites dans cette misère. J'ai été dix fois sur le point de faire fortune, dix fois la chance m'a trahi. Aujourd'hui je suis à bout de ressources... Si on ne me vient pas en aide, je ne sais pas comment je finirai.

PIERRE.

Travaillez !

YVON.

Oh ! le travail ! j'en ai assez... Je veux gagner de l'argent sans me donner de mal.

PIERRE.

C'est plus commode.

YVON.

Je veux faire fortune, vite ou pas du tout.

PIERRE.

C'est le goût du jour.

YVON.

Comment m'y prendre, hein ?

PIERRE.

Dame! à moins de vous faire détrousseur de grand chemin.

YVON.

Oh! il n'y a pas besoin de s'embusquer au coin d'un bois...

PIERRE.

Ah!

YVON.

On connait des petites histoires qui peuvent vous aider.

PIERRE.

Du chantage, joli métier!...

YVON.

On fait ce qu'on peut.... et puisque vous ne voulez pas me...

PIERRE.

Mon garçon, ce n'est pas que vous m'inspiriez beaucoup de sympathie. Oh! non, mais il ne sera pas dit qu'un jour comme aujourd'hui j'ai refusé de tendre la perche à quelqu'un... et si deux ou trois cents francs peuvent vous tirer d'affaire...

YVON.

Ce n'est pas deux ou trois cents francs qu'il me faut. J'ai fait un rêve!

PIERRE.

Lequel?

YVON.

Je veux fréter un bateau... gagner l'Océan, me faire marchand de bois d'ébène.

PIERRE.

Négrier?

YVON.

Précisément ; mais pour ça, ce n'est pas quelques cents francs qu'il me faut, c'est cinquante mille francs.

PIERRE.

Vous disiez bien, c'est un rêve.

YVON.

Qui deviendra une réalité.

PIERRE.

Je voudrais bien connaître l'armateur qui frétera votre navire !

YVON.

C'est vous !

PIERRE.

Moi ?

YVON.

Oui, mon bon. Il y a certains secrets qu'on achèterait bien cher... et je connais un père de famille auquel on est en train de forcer la main pour un mariage qui ne lui plaît guère.

PIERRE.

Qui ?

YVON.

Le nom ne fait rien à l'affaire. Or, ce père donnerait les cinquante mille francs, et même plus, si je lui racontais tout ce que je sais sur la famille de la jeune fille. (On entend des éclats de rire dans le jardin.)

PIERRE, un moment stupéfait. Vivement.

Explique-toi, que veux-tu dire?

YVON, ironique.

Tu me tutoies... bon signe, c'est gentil, mais il y a des choses qu'on ne dit qu'entre quatre z-yeux. (On entend des rires.) On se dirige de ce côté, je reviendrai. Réfléchis et alors je m'expliquerai plus clairement. (Bas.) A bientôt ! (Il se retire.)

SCÈNE IX.

PIERRE seul, puis MARIELLE et PAUL

PIERRE, seul.

Je ne sais pourquoi... mais la voix de ce misérable m'a fait froid au cœur. (Les rires et les voix se rapprochent. Marielle paraît courant poursuivie par Paul.)

MARIELLE, criant et venant se cacher derrière son oncle.

Non... non... vous ne l'aurez pas... vous ne l'aurez pas!

PAUL, s'arrêtant court devant Pierre.

Ah !

PIERRE.

Qu'est-ce qu'il n'aura pas?

MARIELLE, montrant un long ruban blanc.

Ceci!

PIERRE.

Un ruban.

MARIELLE.

Que Renée m'a donné pour me mettre dans les cheveux, et dont monsieur veut se faire une cravate.

PIERRE.

Oh ! c'est grave !

PAUL.

Je vous en supplie, mademoiselle Marielle, donnez-le-moi.

MARIELLE.

Non, non, non.

PAUL, riant.

Donnez-le-moi et je vous en donnerai une pièce.

PIERRE, à Marielle.

Ah ! c'est gentil !

PAUL.

Vous voyez...

MARIELLE.

Je vous dis que vous ne l'aurez pas !... Avec sa pièce, pour qui me prend-il ?...

PAUL.

Monsieur Pierre, parlez pour moi ?

PIERRE.

Je ne demande pas mieux, mais si vous croyez que c'est facile, avec un diablotin de ce calibre...

MARIELLE.

C'est vrai... Ces messieurs s'imaginent que tout doit leur céder... Vous vous croyez tout permis, parce que vous allez épouser ma sœur.

PIERRE.

Dame !...

MARIELLE.

Eh bien ! le plus souvent.

PIERRE, gaiement.

Est-ce que vous n'avez pas entendu un : plus souvent ?

PAUL.

Il faut avouer, mademoiselle, que vous êtes bien méchante.

MARIELLE.

Et vous, bien taquin... Vous avez un joli caractère, mais je vous le referai... Sans ça, ma pauvre Renée serait trop malheureuse en ménage.

PIERRE, faisant ses gros yeux.

Malheureuse ! Le plus souvent !

MARIELLE, *à Paul, riant et imitant Pierre.*

N'ai-je pas entendu un : plus souvent ? Tenez, la voilà, votre cravate... Mais vous me promettez de vous corriger ?

PAUL.

Merci... je vous promets tout ce que vous voudrez.

PIERRE, *riant.*

Ils sont gentils, ces petits.

SCÈNE X.

LES MÊMES, MARTHE.

MARTHE, *paraissant.*

Eh bien ! Marielle, tout est-il prêt ?

MARIELLE.

Oui... maman... les rafraîchissements sur la pelouse... la collation dans la grande salle. Je l'ai ordonnée moi-même.

PAUL, *riant ironiquement.*

Oh ! ce sera parfait.

MARIELLE, *à Paul.*

Taisez-vous ! (*Haut.*) J'ai décrété que les jeunes filles se mettraient à table avec leurs mères ; et que les hommes, les grands-parents et même les oncles... (*A Pierre.*) Tu entends, surtout les oncles... les serviraient.

PIERRE.

On vous obéira, mademoiselle.

MARIELLE.

Très-bien... alors, embrasse-moi... Oh ! Renée n'aurait pas eu besoin de le demander... elle...

PIERRE.

Des reproches ?...

MARIELLE, lui tapant sur les joues.

Dis donc que non ?... (Lui mettant la main sur la poitrine.) Les trois quarts de ce cœur-là sont à Renée, mon bon oncle, ne t'en défends pas... elle s'y est glissée avant moi. C'était son droit.

PIERRE, troublé.

Petite jalouse, va !... Qui donc oserait me dire que je ne t'aime pas aussi !

MARIELLE.

Mais je ne suis pas jalouse, et je ne t'en veux pas. Tiens ! voilà papa avec M. et madame Villepreux.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LECOURBE, VILLEPREUX, MADAME VILLEPREUX.

LECOURBE, à Marthe, lui présentant Villepreux.

M. Villepreux, ma chère ! qui veut bien nous rendre notre visite. Tu nous pardonneras de nous absenter un moment. Veuillez me suivre, monsieur. (Emmenant Villepreux qui vient de saluer Marthe.) Avez-vous réfléchi, monsieur ?...

VILLEPREUX, tout en marchant vers la maison.

Oui, et j'espère que de notre entretien résultera le bonheur de nos enfants. (Ils sortent.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, moins LECOURBE et VILLEPREUX.

MARTHE.

Mon frère ! Pourvu que M. Villepreux consente.

PIERRE.

Ah! tonnerre! je t'engage à ne pas te dédire.

HORTENSE, à Marthe.

J'ai à te parler.

MARTHE.

Je suis à toi. (A Pierre.) Pierre, emmenez Marielle.

PIERRE.

Allons, mes enfants, allons au-devant de Renée. (Ils sortent à gauche.)

SCÈNE XIII.

MARTHE et HORTENSE.

MARTHE.

Qu'y a-t-il ?

HORTENSE, légèrement.

Tu vois une femme désespérée !

MARTHE.

Qu'as-tu ? voyons ?...

HORTENSE.

Gronde-moi d'abord ! Ce n'est pas ma faute. Mes folies viennent de M. Villepreux. Il me répète sans cesse : Allez, ma chère, faites ce que vous voudrez, mes affaires me retiennent ici. Vous êtes libre. Mon dernier vagabondage m'a conduite aux eaux. Je menais grand train, j'étais entourée, adulée, courtisée... Que te dirai-je ? J'ai fait une demi-sottise...

MARTHE.

Que dis-tu ?

HORTENSE.

Dont je me repens cruellement.

MARTHE.

Allons, voyons, continue !

HORTENSE.

Un jeune homme... un protégé de mon mari m'a écrit...

MARTHE.

Et tu lui as répondu ?

HORTENSE.

Oui... une lettre... une seule qui ne m'engage à rien : c'était pour lui enjoindre de s'éloigner.

MARTHE.

Folle! tu as répondu... C'est presque indigne à toi de l'avoir fait !

HORTENSE.

Tu en parles à ton aise !... Ce jeune homme me poursuivait partout... Qu'y pouvais-je?

MARTHE.

Dire tout à ton mari !...

HORTENSE, riant.

Jeter de l'huile sur le feu ! Il est si jaloux !

MARTHE.

Hortense, tais-toi!... ne plaisante pas avec ton bonheur ! Connais-tu le labyrinthe où tu t'engages? Ah ! si ton secret était de ceux qui avilissent... il y en a, va!... s'il devait te rabaisser à tes yeux et que tu dusses en porter fatalement la honte... Si tu te disais : Mon mari me soupçonnera... il m'accusera... et je ne pourrai pas prouver mon innocence... Son amour, atteint par le soupçon, s'éteindra dans le mépris !... Ah ! je comprends qu'on hésite alors... bien que ce soit une torture de plus qu'on se prépare ! Ne faudra-t-il pas ajouter : J'ai trop tardé, on ne me croira plus, je n'ai qu'à me résigner à l'éternel opprobre du silence... et mentir... mentir toujours !

HORTENSE.

Marthe !

MARTHE.

Un secret ! sais-tu ce que c'est dans une famille ?... c'est l'implacable complice, c'est le maître. De jour en jour il pèsera davantage sur ta conscience, davantage de jour en jour il t'isolera de ceux que tu aimes. Il t'assouplira aux objections ; disciplinée par lui, tu seras soumise à toutes les lâchetés... aux lâchetés du regard comme à celles du sourire. Quelle inquiétude par moments ! quel trouble toujours !.. Des rougeurs subites aux front ! des paroles rampantes sur les lèvres... On s'endort sans abandon, on tremble d'avoir pleuré dans son sommeil ! La crainte d'un aveu involontaire est sans cesse présente à votre pensée comme une menace.

HORTENSE.

Marthe !

MARTHE.

Tu n'oseras pas te laisser interroger par tes enfants. Si tu veux de cette vie-là, marche dans la voie où tu mets le pied ; mens, tu auras tué ton repos... tué ton bonheur, tué ton âme !

HORTENSE.

Que dis-tu ?

MARTHE.

Se sentir innocente... pense donc, et ne pouvoir le dire... le prouver !...

HORTENSE.

Mais...

MARTHE, *s'exaltant.*

Nos fautes, en vieillissant deviennent des crimes et se changent en châtiment... elles nous étreignent, nous étouffent, nous brisent.

HORTENSE.

Comme tu dis cela ?

MARTHE, perdant la tête.

C'est la vérité... l'horrible vérité !

HORTENSE.

Ne me regarde pas ainsi... tu me fais peur!... Que veux-tu dire ?... je ne te comprends pas.

MARIELLE, dans la coulisse.

Maman! maman! la voici... (Elle entre avec Renée, Paul et Pierre.)

SCÈNE XIV.

MARTHE, HORTENSE, MARIELLE, RENÉE, PIERRE, PAUL.

MARTHE.

Chère enfant! (A Renée.) Tu n'es pas fatiguée au moins...

RENÉE.

Du tout !

MARTHE.

As-tu bien prié?...

RENÉE.

Oh! oui, j'ai prié pour toi! (A Paul.) Et pour vous aussi, monsieur. (Marthe et Hortense sortent.)

SCÈNE XV.

LES MÊMES, moins MARTHE et HORTENSE.

MARIELLE.

Mon oncle... (Cherchant à l'entraîner.) Allons-nous-en.

PIERRE.

Pourquoi?

MARIELLE.

Pour les laisser ensemble. Tu n'as donc jamais été jeune ?

PIERRE.

Jamais !

MARIELLE.

J'en étais sûre. Allons-nous-en !

PIERRE.

Tu as trouvé ça, toi... Eh bien, fais-moi le plaisir de me laisser seul avec eux. Va rejoindre tes bonnes amies.

MARIELLE, à part.

Des secrets à trois ! Très-bien ! (Haut.) Mais ne reste pas longtemps surtout, tu sais que tu nous as promis de nous faire danser sur la pelouse. (Elle sort.)

SCÈNE XVI.

PIERRE, PAUL, RENÉE, puis YVON.

PAUL.

Vous savez où est mon père?

RENÉE.

Là-haut avec le mien.

PAUL.

Ah ! pourvu qu'ils s'entendent!...

RENÉE.

Ils s'entendront !... (Renée n'a pas rougi, elle ne s'est pas troublée. Ils restant tous les deux plongés dans leur émotion, la main dans la main. Pierre, qui les a écouté, et regardés avec bonheur, se dissimule de façon à ne pas être aperçu par eux.)

PAUL.

Enfin, vous allez être à moi... personne ne nous sépa-

rera plus. Je pourrai vous dire combien je vous aime, combien je vous veux heureuse et adorée! Voyez-vous, Renée, mon amour est jaloux de l'affection que vous avez pour tous les vôtres; je ne serai satisfait que le jour où je pourrai vous emmener loin d'ici... Je vivrai tout à vous et vous ne vivrez que pour moi.

PIERRE, se rapprochant peu à peu et passant sa tête entre celle de Paul et de Renée, qui se laisse aller aux paroles de son fiancé.

Eh bien, et moi?...

RENÉE, se reculant.

Ah! mon oncle! Tu es méchant!

PIERRE, gaiement.

Je veux bien... mais qu'est-ce qu'il est donc lui!... Ah! mon gaillard, voilà donc votre idée... vous prenez Renée, vous n'en faites qu'une bouchée... et père, mère, oncle et cousins... ni vu ni connu, débrouillez-vous comme vous pourrez. Non, mes mignons! On vous la donne, c'est vrai; vous la rendez heureuse, c'est encore vrai, mais ne soyez pas trop égoïste, et laissez-nous savourer un morceau de votre bonheur.

PAUL.

Monsieur Pierre!

PIERRE.

Dites : mon oncle, mon garçon, ça vous rendra un peu plus tendre à mon endroit.

PAUL.

Mon cher oncle!

PIERRE.

Merci ; nous voilà donc mariés.

PAUL, riant.

Nous?....

RENÉE.

Oui, nous!

PIERRE, gaiement.

Vous l'entendez, Paul... je ne le lui fais pas dire. Nous voilà mariés et maîtres de nous; que voulons-nous ? Où allons-nous ? que devenons-nous ?

RENÉE.

Mais, mon oncle, tu en demandes beaucoup.

PAUL.

Mais, nous voulons vivre heureux...

PIERRE.

C'est quelque chose !...

PAUL.

Nous ferons...

PIERRE, gaiement.

Chut... dans un an vous me répondrez...

PAUL.

Nous irons où Renée voudra... en Italie.

PIERRE.

Avec moi !

PAUL, riant.

En Espagne!

PIERRE.

Avec moi !

PAUL.

En Chine !

PIERRE, riant.

Toujours avec moi !

PAUL.

Ah! mais alors, monsieur et cher oncle, c'est vous qui serez le mari de Renee; et moi, qu'est-ce que je serai ?

PIERRE, riant.

Son oncle! mon neveu, vous avez raison. Réglez

votre vie comme vous l'entendrez ; gardez-moi un coin tout petit dans votre maison et dans votre cœur, et surtout soyez heureux, voilà tout ce que je vous demande, chers enfants. (Il les embrasse tous les deux et les serre sur son cœur. Yvon paraît et lui fait un signe. Pierre éloigne vivement les deux jeunes gens.) Et maintenant, allez rejoindre votre mère, allez, allez ! Oui, quoi qu'il arrive, vous serez heureux !... (Paul et Renée s'éloignent.)

SCÈNE XVII.

PIERRE, YVON.

YVON.

Tu as réfléchi?

PIERRE.

Oui, parle. Définitivement, que veux-tu de moi ?... je ne te dois rien, je ne te suis rien. Tu vas t'expliquer vite et net, ou sinon...

YVON.

Pas de bruit, parlons bas; crois-tu que si on venait dire à Lecourbe... Il y a dix-huit ans, le jour de tes noces, quand un ordre arrivé de l'amirauté te forçait de t'éloigner ; le soir même, en ton absence, ta femme, que tu venais de quitter pure était déshonorée par un misérable !

PIERRE, épouvanté, hors de lui, après un temps.

Comment sais-tu ça ?

YVON.

Je le sais, cela suffit... Crois-tu que ça ne vaudrait pas cinquante mille francs? Dans cette maison, il y a deux hommes qui ont un égal intérêt à connaître ce secret, l'un pour venger son honneur, l'autre pour sauver son argent. Crois-tu que M. Lecourbe, crois-tu que M. Villepreux ne me le payeront pas le prix que je demande?

PIERRE, affolé.

Quoi?... Si c'est leur intérêt... non... oui... Est-ce que je sais, moi?... Je ne comprends plus, je ne sais plus !...

YVON.

Allons, décide-toi, fais les choses de bonne grâce, viens à mon aide. Que m'offres-tu ?

PIERRE.

Tout ce que j'ai, vingt mille francs.

YVON.

Ton frère va revenir, je lui parlerai.

PIERRE.

Ah ! mais non, écoute... Voyons, vrai ou faux, ton récit jettera le désespoir dans une famille dont je défendrai le bonheur au prix de ma vie !... Lecourbe marie sa fille ; un seul mot, tu détruis tout, tu ruines tout.

YVON.

Mes 50,000 francs !

PIERRE.

Je ne peux pas te les donner.

YVON.

Je les veux !

PIERRE, émotion croissante.

Si tu parles, tu empêches le mariage de Renée.

YVON.

Je m'en moque.

PIERRE.

Tu parleras ?

YVON.

Oui, si je n'ai pas mon argent.

PIERRE.

Au nom de mon frère, qui ne t'a rien fait, tais-toi !

YVON.

Non !

PIERRE.

Pour Marthe, la vertu, la bienfaisance même!

YVON.

Non !

PIERRE.

Pour Renée, que ce mariage rompu tuera!

YVON.

Eh non ! mon argent ou je parle.

PIERRE, marchant vers lui et le forçant à reculer vers le précipice.

Tu vois cette jeune fille qui marche confiante au bras de son fiancé?

YVON.

Oui... Renée... ta fille... Et si tu ne me donnes pas mon argent, je dis tout à ton frère.

PIERRE, terrible et prenant Kernok au collet.

Tu ne diras plus rien. (Il le jette dans le précipice. On entend le bruit de la balustrade qui se brise. Yvon tombe et disparaît.)

SCÈNE XVIII.

PIERRE, puis MARIELLE.

PIERRE, seul; il se secoue dans le plus grand trouble. Chantant.

Le lancier rouge, il faut le voir à table
Quand il est gris... etc.

MARIELLE.

Ah ! mon oncle, mon oncle, ton violon... nous voulons encore danser !...

PIERRE, *effaré.*

Mon violon... danser... Quoi ! où l'ai-je mis ?

MARIELLE.

Mais qu'y a-t-il donc ?...

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, LECOURBE, MARTHE.

MARTHE, *à Lecourbe.*

Eh bien ! M. Villepreux ?

LECOURBE, *tristement.*

M. Villepreux s'est montré inflexible. Il faudrait sacrifier la dot de Marielle. Je n'en ai pas le droit.

MARTHE, *avec émotion.*

Ainsi, ce mariage...

LECOURBE.

Il est rompu !

MARIELLE, *à part et gaiement.*

S'il ne s'agit que de ma dot...

PIERRE, *désespéré, à part.*

Et je viens de tuer un homme pour ça !...

FIN DU DEUXIÈME ACTE.



ACTE TROISIÈME

Un salon très-élégant, mais sévère, s'ouvrant sur une terasse, — On aperçoit le jardin. — Trois grandes portes au fond. — Portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARTHE, HORTENSE.

MARTHE.

Tu connais mon secret, maintenant.

HORTENSE.

Secret terrible !

MARTHE.

Il me ronge le cœur depuis vingt ans. Je suis allée à l'église ce matin. On se tourne vers Dieu, quand on sent le monde qui vous échappe ! J'ai prié, j'ai pleuré ; un pauvre m'a dit, « Vous êtes donc malheureuse, vous aussi ? » Je lui ai jeté ma bourse sans lui répondre... Je me suis approchée du tribunal de la pénitence. Un digne prêtre m'a absoute. Je suis rentrée plus calme. Mais, pendant mon absence, Lecourbe avait écrit à ton mari. J'ai compris qu'on sacrifiait Marielle. La pauvre petite était rayonnante, elle ! J'ai cru que mon cœur allait éclater. Tu es entrée ; je t'ai tout dit, je ne m'en repens pas...

HORTENSE.

Interroge Marielle, on n'a peut-être pas touché à sa dot.

MARTHE.

Lecourbe a écrit à ton mari, il a réclamé sa parole.

HORTENSE.

En effet !

MARTHE.

Ce serait horrible, conviens-en ! Me vois-tu, la complice de cette infamie et l'encourageant par mon silence... retomber dans ma vie tortueuse, après m'être réconciliée avec Dieu... exploiter de nouveau ce cœur d'honnête homme, le laisser sous mes yeux dépouiller sa fille, sa vraie fille, pour une étrangère? C'est impossible.

HORTENSE.

Calme-toi.

MARTHE.

Le croirais-tu?... C'est avec une sorte d'épouvante que je voyais Renée, ma chère Renée, revenir à la santé... Je me disais : Lecourbe voudra à tout prix assurer son bonheur, et ce sera à mon tour de souffrir... Je ne me croyais par si clairvoyante... C'est mon tour, en effet, tu vois !... Pourquoi ne suis-je pas morte ? (Elle tombe en sanglotant sur une chaise. Silence.)

HORTENSE.

Marthe !...

MARTHE, farouche.

Connais-tu un supplice pareil au mien? Pas même l'âpre espérance de pouvoir mettre une épée entre les mains de Lecourbe, cet honnête homme outragé, et de lui dire : Venge-nous... venge-toi !...

HORTENSE, regardant dans la coulisse.

Prends garde, voici tes filles !

MARTHE.

Laisse-moi, je veux parler à Marielle.

HORTENSE.

Y songes-tu, dans l'état où tu es? Remets-toi, d'abord. (Elles sortent.)

SCÈNE II.

RENÉE, MARIELLE.

(Elles jouent au volant sur la terrasse, d'un coup de raquette donné à faux, Renée lance le volant dans le salon.)

MARIELLE, courant le ramasser.

Maladroite !... En voilà assez !... tu vas te fatiguer !...

RENÉE.

Non... sois tranquille ! (Elles cessent de jouer et rentrent dans le salon.)

MARIELLE.

Assieds-toi... je le veux.

RENÉE, gaiement.

Tu m'ennuies !

MARIELLE.

C'est possible, mais tu vas m'obéir. (Elle la force à s'asseoir.) Le docteur m'a donné une consigne, et je l'exécuterai. Oh ! tu as beau résister... Je suis comme mon oncle... je ne connais que ma consigne.

RENÉE, l'embrassant.

Chère sœur !

MARIELLE.

Nous as-tu fait passer de mauvaises nuits !...

RENÉE.

Sans le vouloir, va !

MARIELLE.

Voilà ce que c'est que d'avoir été gâtée, choyée par tout le monde, on abuse de la position... dès que quelqu'un ose vous contrarier, pan ! on tombe malade, on s'étiole, on s'éteint, et on désole tous ceux qui vous aiment !... C'est joli !...

RENÉE.

Méchante !

MARIELLE.

Ah ! si c'eût été moi, personne n'eût cédé aux caprices de mademoiselle Cendrillon. J'aurais bien pu bouder dans un coin. L'oncle m'eût fait sa plus laide grimace ; papa et maman m'auraient grondée.

RENÉE.

Et moi ?

MARIELLE.

Toi, chère Renée, tu aurais fait pour moi exactement ce que je fais pour toi. A huit jours, la publication des bans ?...

RENÉE.

Oui...

MARIELLE.

Où est donc maman ?

RENÉE.

Dans sa chambre, avec madame Villepreux.

MARIELLE.

Notre mère est triste... bien triste, depuis hier! L'as-tu remarqué ?

RENÉE.

Non.

MARIELLE.

Suis-je bête, tu n'as des yeux que pour Paul !... Ne rougis pas. Ton cœur bat à son nom, je parie ?

RENÉE, *portant la main à son corsage.*

C'est vrai !

MARIELLE, *imitant sa sœur.*

Voyons ce que pense le mien. (*Appelant.*) Robert !... Robert !

RENÉE.

Folle !

MARIELLE.

Tais-toi donc !...

RENÉE, riant.

Eh bien ?

MARIELLE.

Rien du tout!... Robert! Robert! Si ça bat! (Marthe entre.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, MARTHE.

MARTHE.

Renée, laisse-nous, mon enfant, j'ai à parler à ta sœur.

RENÉE.

Bien, maman. (Elle sort.)

MARIELLE.

Tu veux me parler, maman ?

MARTHE.

Oui... nous avons à causer sérieusement.

MARIELLE.

Ah ! quel bonheur ! Attends !... (Elle lui avance une chaise.) Assieds-toi là ! je vais me mettre, moi, à tes pieds, comme autrefois, quand j'étais sage.

MARTHE, sérieusement.

Tu deviens grande fille, Marielle.

MARIELLE.

Je le crois bien ! Depuis huit jours, on a allongé toutes mes robes.

MARTHE.

Nous songerons bientôt à te marier.

MARIELLE.

Ah! tant mieux! mon choix est fait... C'est Robert Thérouanne... il m'épousera sans dot, si je veux.

MARTHE.

Sans dot?

MARIELLE.

Sans dot, bonne mère, sans la moindre petite dot.

MARTHE.

Qu'en sais-tu?... As-tu compté avec les parents?...

MARIELLE.

J'ai tout prévu : au besoin, nous leur ferons des sommations respectueuses.

MARTHE.

Tu forcerais le seuil d'une maison d'où tu serais repoussée?

MARIELLE.

Tiens! plutôt que d'être malheureuse toute ma vie.

MARTHE.

Tu aimes donc Robert?

MARIELLE.

Il est si bon!

MARTHE.

Que tu ne pourrais vivre sans lui? Consulte bien ton cœur avant de répondre.

MARIELLE.

Je viens de le consulter tout à l'heure. Dois-je tout te dire, maman?

MARTHE.

Oui, ma chérie.

MARIELLE.

Eh bien!... depuis hier... j'excuse presque Renée.

MARTHE, *désespérée.*

Elle aussi!

MARIELLE.

Maman!

MARTHE.

J'avais le pressentiment de ce danger.

MARIELLE.

Mais Robert me sera fidèle, maman, rassure-toi... Il ne fait que ce que je veux. C'est un petit lion que je tiens en laisse.

MARTHE.

Ah! ma fille! défends ta dot... garde-la... Tu ne disposeras de ton avenir qu'à ce prix!

MARIELLE, *s'oubliant.*

Mais je l'ai donnée!...

MARTHE.

Donnée?

MARIELLE.

A papa!... Nous conspirions, lui et moi... Oh! un petit complot bien innocent... Non, ne gronde pas!... Pourquoi me gronderais-tu, du reste?... N'ai-je pas le droit de me dévouer à ma sœur?...

MARTHE, *à part.*

Oh! mon Dieu!

MARIELLE.

Je veux que Renée soit heureuse... et ça, avant tout! Je peux attendre, moi!... et puisque M. Villepreux exige trois cent mille francs... quel grigou, hein?... eh bien! on les lui donnera ses trois cent mille francs! Oh! c'est arrangé!

MARTHE.

Ton père a accepté?

MARIELLE.

J'avais grand peur en abordant la question, va ! Je ne suis pas très-brave, tu sais bien, et quand papa fronce le sourcil !... ah ! dame !

MARTHE.

Enfin ?

MARIELLE.

J'en ai été pour mes frais d'émotion. Il n'a ni crié, ni fait les gros yeux. Il s'est contenté de me montrer Renée qui se promenait au bras de son fiancé et de me dire : « Sans toi, elle ne sourirait plus. » Mon cœur s'est serré... une larme m'est montée aux yeux... à papa aussi... nous nous sommes regardés... il m'a ouvert ses bras... Je m'y suis jetée... et voilà !...

MARTHE, très-émue.

Chère enfant ! (Avec une résolution arrêtée.) On ne te sacrifiera pas ! Oh ! tais-toi !... tu as bien agi... C'est à moi à faire mon devoir à mon tour... Mais, dis-moi... sais-tu ce qui s'est passé entre M. Villepreux et ton père ?

MARIELLE.

Oh ! oui, maman ! M. Villepreux était à peine entré que papa m'a crié de sa fenêtre : « C'est fait ! » — Merci ! lui ai-je répondu, et je me suis sauvée bien contente !... (Courant à la fenêtre.) Tiens, je l'aperçois... (Appelant.) Papa !... papa !...

MARTHE.

Non, pas encore !

MARIELLE.

Pourquoi ?... (Appelant.) Père... monte donc !... (A Marthe.) Il sera si heureux de savoir que tu nous approuves !...

MARTHE, à part.

Courage, malheureuse !

MARIELLE, à Lecourbe qui paraît.

Tu peux entrer, n'aie pas peur ! maman sait tout, et elle m'a embrassée ! (Elle sort.)

SCÈNE IV.

MARTHE, LECOURBE.

MARTHE, *gravement.*

Depuis vingt ans, Lecourbe, as-tu jamais eu à te plaindre de moi ?

LECOURBE, *étonné.*

Jamais.

MARTHE.

M'as-tu jamais trouvée au-dessous de ton estime ?

LECOURBE.

Non.

MARTHE.

Cela étant, pourquoi me fais-tu cet affront de disposer de ma fille sans moi ?

LECOURBE, *souriant.*

Tu m'aurais refusé ton consentement ?

MARTHE.

Ton action est donc injuste, coupable, même à tes yeux ?

LECOURBE.

Peut-être...

MARTHE.

Ces trois cent mille francs représentent la dot de nos deux filles, et tu les donnes à Renée ?

LECOURBE.

Je les lui donne.

MARTHE.

A Renée, seule... et rien à l'autre ?

LECOURBE.

Pourquoi Renée ?... toujours Renée ? Dis donc ma fille ! ce doux nom m'absoudra !

MARTHE.

Vous auriez pu... vous auriez dû me consulter, je le répète.

LECOURBE, *stupéfait.*

Vous !. . Devais-je ramener le désespoir dans cette maison... sentir et voir Renée s'en aller et recommencer son agonie ? Tu as un cœur bien ferme, Marthe !

MARTHE.

Peut-on me soupçonner d'indifférence envers ma fille?

LECOURBE.

Ta fille !... ta fille!... Elle est un peu la mienne aussi.

MARTHE.

Je défends l'avenir de Marielle.

LECOURBE.

Marielle, Dieu merci, ne ressemble en rien à sa sœur. Elle n'a pas ses penchants romanesques... son âme exclusive... Personne ne sera aimé par elle aux dépens de l'affection qu'elle nous porte...

MARTHE.

Vous vous trompez.

LECOURBE.

Qu'en savez-vous ?

MARTHE.

Là, tout à l'heure, Marielle s'est confiée à sa mère.

LECOURBE.

Eh bien?

MARTHE.

Renée se mourait de désespoir, mais elle peut aussi ..

LECOURBE.

Ah ! tais-toi !

MARTHE exaltée.

Le silence est la grande torture de ma vie, je ne me tairai plus.

LECOURBE.

Eh bien! s'il faut une dot à Marielle, nous userons de nos dernières ressources. Pauvres enfants, je suis capable de tous les dévouements... Je me remettrai au travail.

MARTHE.

Tu reprendrais la mer?...

LECOURBE.

La mer est clémente à ceux qui se dévouent! Et si le bon Dieu m'a autrefois béni dans mes efforts, ce n'est pas à l'heure où j'accomplirai le plus grand et le plus saint des devoirs qu'il m'abandonnera. (Silence.) A quoi penses-tu donc?

MARTHE, dans un suprême effort.

A moi!...

LECOURBE, sévèrement.

Tu déchois, Marthe!

MARTHE.

Chacun pour soi!... Renée n'est-elle pas disposée à se séparer de nous?

LECOURBE.

C'est la loi de la nature!...

MARTHE.

Une des lois sacrées de la nature aussi, c'est le profond attachement qui nous lie. Je ne pourrai plus vivre sans toi. Ton départ serait donc impossible!

LECOURBE.

Marthe... tu...

MARTHE.

Oh! je sais bien ce que tu vas dire... Autrefois, n'est-ce pas?... (Amèrement.) Autrefois!... Oui, autrefois, tu

t'en allais et je t'attendais, patiente, en prière et l'œil sur l'Océan. Je me résignais à ton retour ! C'était notre lot à nous autres femmes de marins !... Mais aujourd'hui il n'en est plus de même... J'ai perdu mon courage. J'ai pris l'habitude de t'avoir là, près de moi, à notre foyer. Nous n'avons plus vingt ans... Ah ! ne cherche pas à me convaincre... Non, Lecourbe... j'ai assez souffert... je ne consentirai jamais à ton absence.

LECOURBE.

Je t'entends, mais je ne te comprends pas !

MARTHE.

Pourquoi donc ? Ne suis-je pas ta femme ?

LECOURBE.

La femme te fait oublier la mère !

MARTHE.

J'accepte le reproche... Je t'aime toujours !... que veux-tu !... Nos premières années se sont passées dans les soucis... ma plus belle jeunesse s'est usée dans une lutte obscure... je ne veux plus y retomber !

LECOURBE, *à lui-même.*

Est-ce bien Marthe qui me parle ?

MARTHE.

Oui, c'est elle !... Elle ne veut rien te cacher, Lecourbe !... Nos filles nous abandonneraient demain sans remords... Oh ! leurs ailes poussées, les oiseaux s'échappent vite du nid qui les a réchauffés et nourris !... Je trouve naturel de ne pas payer leur ingratitude du peu de bonheur qui nous reste !

LECOURBE.

Ah ! pas un mot de plus...

MARTHE, *nerveusement.*

Puis, après tout... tu le disais toi-même tout à l'heure... nous sommes encore jeunes... la vie n'est pas fermée pour nous !... j'aime le monde, d'ailleurs... ce monde dont mes devoirs de mère m'ont sevrée jusqu'ici. Je veux

y aller... Je me sens un besoin de luxe, de lumières; j'y prendrai vite ma place, va. Je ne veux pas te sembler vieille avant l'âge. Ah! tu me croyais une simple petite bourgeoise, tout au plus propre aux vulgarités fatiguantes du ménage... Eh bien, non! je vaux mieux... ou moins que cela! Cette vie mondaine... artificielle, si tu veux... factice, j'y consens, m'attire à mon tour... et m'éblouit. Je veux en vivre avant de mourir!... c'est ma terre promise, à moi! Tu me croyais finie... je recommence...

LECOURBE.

Je rêve... ou tu plaisantes.

MARTHE.

Plaisanter... moi... en ce moment ?

LECOURBE.

Tu mens alors!... Mais il y a un abîme entre ton langage d'aujourd'hui et ta conduite passée.. entre ce que tu disais hier et ce que tu oses espérer à cette heure. Comment, toi, une mère si tendre, si dévouée! Mais notre fille a failli mourir de son amour... faut-il te le rappeler, à toi! C'est inouï. Un jour ou l'autre, je m'expliquerai cette énigme... pour le moment... Je persiste dans ma volonté...

MARTHE, *perdant la tête.*

Oh! écoute!... Tu ne comprends donc rien? Mais pour qu'une mère s'insurge contre le bonheur de sa fille, il faut qu'elle y soit poussée par sa conscience, enfin!...

LECOURBE.

Ta conscience!

MARTHE,

Oui, c'est elle! l'implacable, c'est Dieu, la justice et le devoir qui m'y condamnent!... Marielle est ta fille, ne la dépouille pas!... Tu t'exposes à être un jour maudit par elle!... Écoute cette mère désespérée que ta volonté épouvante!... Sur mon salut éternel, Lecourbe, tout ce que tu peux faire, c'est de partager ta tendresse entre elle et sa sœur... Dote-les toutes les deux... j'y con-

sens... mais rien de plus à Renée... Oh ! je t'en prie, Marcel... je t'en prie !...

LECOURBE.

Ma parole est donnée.

MARTHE.

Tu diras que c'est moi ?...

LECOURBE.

Allons donc !... (Fausse sortie.)

MARTHE, lui barrant le passage.

Ah ! vous ne sortirez pas !

LECOURBE.

Marthe!

MARTHE.

Vous ne sortirez pas !

LECOURBE.

Mais tu es folle !

MARTHE.

Je suis folle, oui ! vous voyez bien que je suis folle !... Mais comprenez donc !... c'est un vol, oui, un vol... un vol inique... vous ne le commettrez pas, car vous n'avez pas le droit de déshériter Marielle, votre fille, pour...

LECOURBE, avec anxiété.

Pour ?... (Moment de silence. Marthe n'ose achever. Il reprend avec une angoisse croissante.) Mais répondez donc... (Elle tombe sur ses genoux, anéantie, la tête dans ses mains et sanglotant.)

LECOURBE, relevant la tête de Marthe.

Regardez-moi !...

MARTHE, anéantie.

Ah !

LECOURBE, au comble de l'émotion.

Regardez-moi !... (Il tourne sa tête vers elle... Marthe le regarde ;

elle est dans l'attitude de la Madeleine repentante, les yeux morts et noyés de larmes... Lecourbe reculant épouvanté.) Oh ! c'est impossible !...

MARTHE.

Cela est !...

LECOURBE.

Quoi ?... (Marchant à grands pas.) Mon Dieu !... sa folie me gagne !.. (Marthe ne bouge pas. Avec une douleur croissante.) Renée n'est pas ma fille ?... (Levant la main sur elle.) Misérable !... Mais non... J'ai quelque chose de mieux à faire, c'est de tuer le père... Vous allez me dire son nom, n'est-ce pas ?... Oh ! je le tuerai ! parbleu ! oui, ne fût-ce que pour vous atteindre à travers son cœur... ne fût-ce que pour frapper sa fille en lui ! Renée n'est pas ma fille !... (Portant la main à sa poitrine.) La mort ne serait pas plus cruelle ! (Avec des larmes en se parlant à lui-même.) Cette enfant que j'aimais tant !... elle a grandi sur mes genoux... Je sens encore ses baisers, ses petites mains se glissaient dans la mienne... et, souvent ses deux bras autour de mon cou !... Elle était toute frêle... un mal invisible la rongeait... La crainte incessante de la perdre me la rendait plus chère !... Marielle elle-même... oui, Marielle... Marielle, ma fille... en venant au monde l'a trouvée si avant dans mon cœur, qu'elle a eu de la peine à s'y placer !... Et tout cela... ah ! Dieu !... flétri en un instant !... Et cette femme a eu le courage! (A Marthe.) Mais je l'aimais !

MARTHE, anéantie.

Oui ! oui !...

LECOURBE.

Mais il fallait respecter mon erreur !...

MARTHE.

C'eût été un crime de plus...

LECOURBE.

Vous en auriez fait votre châtiment.

MARTHE.

Le véritable châtiment était de rougir devant vous.

LECOURBE.

Elle ne se défendra pas, vous verrez !

MARTHE.

Tu sais bien que je ne peux pas t'avoir trompé: c'était la nuit de notre mariage. Tu venais de partir. Nos convives chantaient encore ! Moi, j'étais triste... j'entrai dans ma chambre de jeune fille, décidée à n'en plus sortir, si tu ne revenais pas. Un homme entra... un voleur... il emportait mes bijoux... je voulus crier... il renversa la lampe... il me frappa... je tombai !... Je m'évanouis !

LECOURBE, incrédule.

Allons donc !

MARTHE, continuant.

L'horreur devait succéder à l'épouvante... le lendemain... j'aurais dû me tuer, je le sais bien !... mais je t'attendais... tu allais revenir... toi, ma vie !... je t'adorais... et je n'étais plus digne de toi.

LECOURBE.

Il est trop tard pour me le dire.

MARTHE.

Tu revins après deux mois d'absence. Ma faute a été de t'avoir caché mon malheur. Je t'ai menti... J'ai volé ton estime... Mais je t'aimais trop, Marcel... je craignais de te perdre !...

LECOURBE.

Vous ne le craignez donc plus ?

MARTHE.

Je devins mère... J'ai cru un instant que Dieu m'avait prise en pitié... Il nous donna une autre fille. Oh ! la joie, cette fois, entrait réellement dans notre maison !... Elle allait et venait, souriant, chantant !... Je pouvais lui dire : Vas embrasser ton père!... c'est ton père, enfant !... aime, aime ton père !...

LECOURBE.

Et tout bas, vous vous disiez sans doute en regardant

l'autre : Ce n'est pas ton père, c'est un niais, c'est ma dupe, vole son nom, vole son cœur, vole-le! vole-le!

MARTHE.

Je pleurais.

LECOURBE.

Vos larmes commencent aujourd'hui!

MARTHE.

Je n'ai pas su être infâme jusqu'au bout. De mes deux enfants... qui me sont chères toutes deux, monsieur, la fatalité veut que l'une... la mienne, se trouve sur le point de dépouiller l'autre... la vôtre... Ce qu'il y a d'honnête en moi s'est révolté... J'ai eu le dégoût de mes mensonges... (Tombant à ses pieds.) J'ai tout avoué!... (Pierre entre.)

LECOURBE, voyant son frère.

Ah! c'est toi!... (A Marthe.) Relevez-vous donc! (Pierre veut se retirer.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, PIERRE.

LECOURBE, se retournant et dans un sanglot.

Pierre! notre honneur croule!... (Se jetant dans ses bras.) Marthe ne m'a jamais aimé!... (La désignant.) Ce front pur... cet air chaste... autant de signes trompeurs! Depuis dix-huit ans cette femme me déshonore. (Avec rage en essuyant ses yeux.) Non, pas de larmes! (A Marthe.) Le nom de cet homme?

MARTHE.

Je ne le sais pas.

LECOURBE.

Oh! je vous forcerai bien à me le dire!... (A Pierre.) Comprends-tu cela, toi? (A Marthe.) Et je le forcerai bien, le misérable, à se démasquer!... Je vous chasse...

PIERRE.

Ta femme?...

LECOURBE.

Elle et sa fille !

PIERRE.

Renée !

LECOURBE.

Elle et sa mère !... (Mouvement de Marthe pour se retirer.) Non, demeurez !... Vous êtes mal à l'aise entre deux hommes d'honneur, n'est-ce pas?... Ah ! vous avez eu un amant! Parbleu! c'est bon à savoir et à dire, madame!... un amant! Demain on devait signer le contrat de... votre fille... nos amis y seront... Eh bien, c'est demain, devant eux, que je vous chasserai de cette maison ! Ah ! vous comptiez vivre dans l'impunité de votre honte... mourir honorée... pleurée... regrettée par toute une population d'honnêtes gens... Oh! non !... vous vivrez misérablement sous le poids du mépris public... dans l'horreur de vous-même... sous les yeux de votre enfant... du sien. Le père se montrera peut-être, alors !... (Il veut sortir.)

PIERRE, à part.

Paye ton crime, misérable !

LECOURBE, revenant sur ses pas.

Tenez, j'ai encore pitié de vous. Voici mon frère... Dites-lui le nom de cet homme, et je vous pardonne... Vous n'avez plus qu'un instant pour me désarmer, une minute pour vous racheter... votre juge est devant vous ! (Il sort.)

SCÈNE VI.

PIERRE, MARTHE.

PIERRE, à part, en frissonnant.

Son juge !... moi ! Oh ! Dieu vengeur ! (Tombant à genoux.)

MARTHE, reculant.

Ah ! c'est impossible !... c'est impossible ! (Avec un cri de rage.) Ah ! misérable ! (Appelant de toutes ses forces) Marcel ! Marcel ! (Pierre s'est relevé ; entre Marcel.)

SCÈNE VII.

Les Mêmes, LECOUBE.

LECOURBE.

Vous m'avez appelé ?

MARTHE.

Oui ! oui.

LECOURBE.

Avez-vous tout dit à mon frère ?

MARTHE, revenant à elle, et avec angoisse.

Son frère ! qu'allais-je faire ?

LECOURBE.

J'attends.

MARTHE.

Faites de moi ce que vous voudrez, monsieur. Je n'ai rien à vous dire.

LECOURBE, au paroxysme de la fureur, se précipite sur elle, les bras levés.

Infâme ! (Pierre se place silencieusement entre elle et lui. Marcel l'arrête.)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

Un salon s'ouvrant sur un autre salon. — Portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

LECOURBE, PIERRE.

PIERRE, assis, très-pâle, sombre et agité.

Oui... avant d'en finir, je veux voir ce qu'on fera de Renée! La chasser! le pourra-t-il ? (Se levant brusquement et marchant à grands pas).

LECOURBE, entrant.

Pierre!

PIERRE.

Tu me cherchais?...

LECOURBE.

Oui, frère... Ta main... Donne donc!... Tu me blâmes ?

PIERRE.

Oui!

LECOURBE, avec impatience.

C'est bien, c'est bien! Tu as prévenu nos amis ?

PIERRE.

Tous ! ils viendront....

LECOURBE.

Mes fidèles!... S'ils ont vu mon bonheur, ils pourront

avant pou mesurer mon désespoir et ma vengeance !... Ah ! oui, je me vengerai... mais terriblement, furieusement ! Où vas-tu ?

PIERRE.

J'ai besoin d'air! Tu es implacable, Marcel!

LECOURBE.

Ne le serais-tu pas à ma place ?...

PIERRE.

Ainsi !... Martho est encore prisonnière dans sa chambre ?

LECOURBE.

Elle en sortira tout à l'heuro !... Ursule est auprès d'elle...

PIERRE.

Que pensent les enfants?

LECOURBE, appuyant.

Les... les enfants pensent que leur mère s'occupe du troussoau do mademoiselle Renée.

PIERRE.

Voyons... cette pauvre petite n'est pas coupable... elle !

LECOURBE, regardant à la fenêtre pour ne pas lui répondre.

Il fait sombre, aujourd'hui !..

PIERRE.

Est-ce sa faute ?.. Marcel, est-ce sa faute?

LECOURBE, lui tournant le dos.

Un horrible temps !

PIERRE.

Pour te juger un jour, que Dieu ne choisisse pas un cœur comme le tien...

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARIELLE.

MARIELLE.

Bonjour, mon père.

LECOURBE, l'embrassant.

Ma fille !...

MARIELLE.

Mes filles, devrais-tu dire, car Renée me suit.

LECOURBE.

Viens-tu, Pierre ?

MARIELLE.

Pourquoi donc ne veux-tu pas l'embrasser aussi ? (Mouvement de Lecourbe.) Je n'ai rien contre Renée, moi, au contraire, je l'aime plus que jamais. Tu es injuste envers elle ! Que t'a-t-elle fait ? la voilà ! .. mon père !

LECOURBE.

Quoi ? (Entrée de Renée.)

MARIELLE.

Approche plus près. Tu sais que tu n'as pas parlé à Renée depuis hier.

PIERRE.

Bon petit cœur, va ! (Renée fait un mouvement pour sortir.)

MARIELLE, la retenant.

Mais reste ! Dis donc, père, Renée qui a encore peur de toi !... On va l'embrasser pour la punir.

LECOURBE, sans embrasser Renée qui lui tend son front.

Vous n'êtes pas encore habillée ?

RENÉE.

Non, mais...

LECOURBE, la repoussant doucement.

Mes amis vont venir...

RENÉE.

Je ne m'explique pas vos rigueurs, mon père ! Quel est mon crime ? Si ce mariage vous irrite, j'y renoncerai, oh ! sur-le-champ ! Je ne dis pas sans regrets, mon père, mais vous ne verrez jamais couler mes larmes... Je vous le jure, mon père, je vous le jure !...

LECOURBE.

Quel sacrifice m'offrez-vous ?.. N'ai-je pas choisi moi-même cette journée pour régler votre avenir ? J'attends ce moment avec bien plus d'impatience que vous ! (Mouvement de Pierre.)

RENÉE.

Vous ! toujours vous ! Ne suis-je plus votre fille ? Oh ! donnez-moi toujours ce doux nom, mon père... vous semblez moins m'aimer en m'appelant autrement.

LECOURBE.

Ah ! vous êtes folle, Renée.

RENÉE.

Non, pas Renée, ma fille !

LECOURBE.

Vous êtes une enfant.

RENÉE va se jeter dans les bras de Pierre.

Ah ! mon oncle !..

PIERRE, étouffant d'émotion.

Oui, dans mes bras ! Et je t'embrasserai pour tout le monde... non, pour moi seul, pour moi seul ! pour moi seul ! (Il couvre ses mains, ses cheveux, sa figure de baisers.)

MARIELLE, le cœur gros, à Lecourbe.

Il vaut mieux que toi, je ne t'aime plus, et si j'avais à me prononcer entre toi et Renée, c'est elle que je choisirais !

LECOURBE, vivement.

Tu m'abandonnerais ?

MARIELLE.

Oui !

LECOURBE.

Dans l'isolement et la douleur ?...

MARIELLE.

Oui, oui, oui !...

LECOURBE.

Toi, ma fille chérie... toi mon sang, toi ma vie... (Ursule entre.)

MARIELLE, pleurant.

Moi, la sœur de Renée.

LECOURBE.

Tu me tuerais !

MARIELLE.

Embrasse-la et je te croirai ! (Mouvement de lutte chez Lecourbe.) Eh bien !... Oh ! c'est mal. Viens, ma sœur !..

PIERRE, furieux, à Lecourbe.

J'aurai à te parler.

LECOURBE.

Quand tu voudras.

PIERRE.

Oh ! ça ne sera pas long... le temps d'essuyer les larmes que tu fais couler !...

SCÈNE V.

LECOURBE, URSULE.

LECOURBE, plongé dans sa colère, n'a rien entendu.

URSULE, à part.

Où allez-vous ?.. Chez Marthe ! après la fille, la mère, n'est-ce pas ?

LECOURBE.

Vous étiez là?

URSULE.

Après la pauvre enfant qui mendiait une caresse, la malheureuse femme qu'on foule sous ses pieds, n'est-il pas vrai?

LECOURBE.

Ursule, vous oubliez...

URSULE.

Ah! tenez, vous êtes un mauvais cœur... Je suis indignée de vos cruautés.

LECOURBE.

Ne la défendez pas...

URSULE.

La défendre! Marthe n'a pas besoin qu'on la défende, monsieur; celle que vous avez connue n'existe plus; il y a par là, au fond d'une chambre cachée à tous les regards, une ombre! Tout en elle est douleur et sanglot! Allez la voir, monsieur, vous tomberez de pitié à ses pieds...

LECOURBE.

Ah! croyez-vous donc que je ne souffre pas aussi, moi?... Mais que vous importe...

URSULE, à Lecourbe.

Venez, venez! vous la verrez... ce sera votre châtiment...

PIERRE, entrant.

Ursule, Marthe vous demande... (Elle sort.)

SCÈNE VI.

LECOURBE, PIERRE.

PIERRE, à part.

Il faut l'enlever d'assaut... ou crever sur place!

LECOURBE.

Tu as bien fait de venir. Cette femme qui sort d'ici m'a torturé... (Il pleure sur sa poitrine.)

PIERRE.

Marcel ! (A part.) Il pleure ! Où prendrai-je le courage de parler !... (Le repoussant.) Tiens, va-t'en, va-t'en !...

LECOURBE.

Tu me repousses ?...

PIERRE, le ramenant violemment sur son cœur.

Non... non... non... (Ils restent un instant dans les bras l'un de l'autre.)

LECOURBE.

Quelle nuit je viens de passer !...

PIERRE.

Et moi donc ?

LECOURBE.

Nous étions si heureux ! Cette maison était si douce ! Le toit en s'effondrant nous écrase tous ! Le père, le frère, les enfants ! C'est bien horrible, va.

PIERRE.

Le père, les enfants, moi... oui, mais tu oublies celle qui souffre le plus peut-être !

LECOURBE.

Qui ?

PIERRE.

La mère !

LECOURBE, avec violence.

Il n'y a plus de mère, ici !

PIERRE.

Il y a Marthe, mon ami.

LECOURBE.

Marthe ?

PIERRE, de même.

Ta femme ?

LECOURBE.

Marthe ! tu as prononcé ce nom devant moi pour la dernière fois, n'est-ce pas ?

PIERRE.

Comment

LECOURBE.

Ah ! qu'il en soit ainsi, je t'en prie ! Tu oses me parler d'elle ! Cette femme n'est plus ni épouse, ni mère... regarde-la désormais comme une aventurière !... Dans une heure, j'aurai fait justice.

PIERRE.

Marcel !

LECOURBE.

Justice ! parbleu !... et tu le verras bien !

PIERRE.

Non, je ne verrai pas ça.

LECOURBE.

Alors, va-t'en, quitte cette maison.

PIERRE, suppliant.

Marcel ! Marcel !

LECOURBE.

Va, ma résolution est bien prise. Elle est irrévocable !... Cette main qui se lèvera devant Dieu et devant les hommes pour la frapper, cette main, je la tournerai contre moi-même... Je me la couperai plutôt que de la lui tendre en signe d'oubli et d'amitié !... C'est chose dite et chose faite, je te le jure ! (Tombant sur un fauteuil et s'essuyant les yeux.) M'a-t-elle assez fait souffrir !

PIERRE, à part.

Le heurter... ce serait vouloir se briser contre un

mur. (*Haut.*) Ce n'est pas de... la mère... mais de la fille que je voulais te parler.

LECOURBE.

Oui, je te le conseille.

PIERRE.

Tu l'as traitée bien durement tout à l'heure !

LECOURBE.

Ne me parle pas d'elle non plus.

PIERRE.

Pas même d'elle ? de cette enfant que tu adorais...

LECOURBE, *avec désespoir en se levant.*

Oh ! oui !...

PIERRE.

Que t'a-t-elle fait ? De quoi est-elle coupable ? De quoi l'accuses-tu ? De quoi peux-tu l'accuser ?

LECOURBE.

De quoi elle est coupable ? Du crime de sa mère. De quoi je l'accuse ? De m'avoir volé dix-huit ans de tendresse et d'amour !

PIERRE.

Songe donc ! une enfant que tu as élevée !

LECOURBE.

Ma préférée... jusqu'ici !

PIERRE.

Te la rappelles-tu, toute petite, à cinq ans, quand je l'ai revue, moi ?... Elle sautait de mes genoux sur les tiens... elle était câline, mais si câline !... Tu en étais fou...

LECOURBE.

Je l'aimais trop ! Dieu m'a puni !... Ah !... pourquoi n'est-elle pas ma fille !... (*Il éclate en sanglots.*) Ah ! frère...

PIERRE, à part.

Tonnerre ! ! !

LECOURBE, désespéré.

Oui, je les aimais trop ! et je suis malheureux comme on ne l'est pas, vois-tu! Pense donc, les perdre toutes les deux à la fois... Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit! Il m'a semblé que je faisais un rêve épouvantable ! Tomber de si haut, elle, si bas!... Cette accusation ne serait pas sortie de sa bouche, j'eusse tué sur l'heure celui qui l'aurait portée, sans lui laisser le temps d'achever !...

PIERRE, réprimant ses larmes.

Aurait-elle mieux fait de se taire?

LECOURBE.

Ah ! je ne sais pas... je ne sais plus... Mais oui, c'eût été mieux !... Elle a encore été honnête dans sa trahison, n'est-ce pas?... Oui, sans doute, elle m'a volé mon repos, mon honneur, ma vie... (Riant amèrement.) Mais elle n'a pas voulu me voler mon argent ! Ah ! la cruelle !... Elle aurait dû tout prendre et ma vie avec, et ne rien dire... la bâtarde ne devait pas dépouiller la fille légitime ! Ah ! parbleu, oui, oui! ce qu'elle a fait là est sublime... tellement sublime que c'est insensé, stupide, infâme !...

PIERRE.

N'y pense plus... tu ne pourrais pas pardonner!

LECOURBE.

Pardonner?... Ah! je te jure bien...

PIERRE.

Non, ne jure pas!... Réfléchis... cette femme et cette enfant portent ton nom ?

LECOURBE.

Qu'est-ce que cela me fait?

PIERRE, se montant peu à peu jusqu'à la plus extrême colère.

Les chassant, toi, un honnête homme... toi que chacun aime et respecte... toutes les portes se fermeront devant elles!

LECOURBE.

Je l'espère bien!...

PIERRE.

Et tu espères aussi que la misère les tuera?

LECOURBE.

C'est leur affaire!

PIERRE, exaspéré et levant la main sur lui.

Ah! si tu n'étais pas mon frère! ...

LECOURBE, stupéfait.

Tu lèves la main sur moi!... tu prends leur défense à ce point?

PIERRE.

Tiens, va-t'en!

LEBOURBE, avec force.

C'est à toi de sortir, si tu dois épouser leur cause.

PIERRE, ému.

Tu me chasses?

LECOURBE.

La douleur nous rend fous tous les deux.

PIERRE.

Marcel!

LECOURBE, allant s'asseoir.

Je suis bien malheureux, va!...

PIERRE.

Mais ce sera pis encore après ta vengeance!... Écoute: te parler de mon dévouement, c'est inutile... ma vie, je la donnerais pour toi... tu le sais... sans marchander!... Eh bien! si tu le crois... si tu m'en tiens compte... pardonne... pardonne!

LECOURBE, se levant.

Mon père serait là... à ta place... que je ne l'écouterais pas.

PIERRE, les mains jointes.

Je ne t'ai jamais rien demandé, Marcel?

LECOURBE.

Ma mère sortirait de sa tombe... pour m'implorer... que je ne céderais pas.

PIERRE.

Quoi! tu les flétriras publiquement?

LECOURBE.

Toutes les deux!

PIERRE.

Quoi! ce contrat...

LECOURBE.

Prétexte!

PIERRE.

Ces amis que tu réunis?

LECOURBE.

Des juges.

PIERRE.

Et tu les chasseras?

LECOURBE.

Si je faiblis, tu me soutiendras!

PIERRE.

Moi!

LECOURBE.

Aveugle, tu ne devines donc rien!... Avec elles, c'est l'autre aussi que je veux frapper! le père, le père heureux! Si l'on m'a caché son nom, c'est qu'il est encore vivant... et s'il vit... ah! je le forcerai bien à se démasquer!... Je veux qu'en face de la mère et de l'épouse maudite... de la fille chassée...cet époux des ténèbres, ce père qui se cache... jette bas son masque de trahison et me crie: C'est moi!... Tu n'en veux plus... je les prends!... tu les chasses, je les recueille!... Alors... alors... on verra.

PIERRE.

Oui... oui... c'est juste... C'est ce nom que tu veux?

LECOURBE.

Ce nom, mais, c'est tout!... c'est l'homme! Il m'a assassiné vingt ans dans l'ombre... je ne mettrai qu'une minute à le tuer...

PIERRE.

Regarde-moi bien, frère, jusqu'au fond des yeux... de manière qu'il n'y ait plus que nos âmes en présence!

LECOURBE.

Je te regarde!

PIERRE.

Si je te jurais que Marthe est innocente, me croirais-tu?

LECOURBE.

Mais...

PIERRE.

Sur la mémoire de notre père... que tu invoquais tout à l'heure... me croirais-tu?

LECOURBE.

Oui!...

PIERRE, *après un temps.*

Tu as mon serment!

LECOURBE, *stupéfait.*

Tu dis?

PIERRE.

Marthe a été la proie... la victime d'un homme infâme.

LECOURBE.

Tu le connais?...

PIERRE.

Je le connais.

LECOURBE.

Et tu ne me l'as pas livré?

PIERRE.

Non!

LECOURBE.

Et tu ne l'as pas tué?...

PIERRE.

Non!

LECOURBE.

Et il vit?

PIERRE.

Il vit!

LECOURBE.

Tu n'es pas mon frère!... (Fausse sortie.) Ah! sang de Dieu!... il ne me manquait plus que ça!

PIERRE.

Écoute jusqu'au bout.

LECOURBE.

Je te renie, te dis-je!...

PIERRE.

Je n'ai pas voulu empoisonner ton bonheur... Aujourd'hui tu sais tout... il sera puni.

LECOURBE.

Sur l'heure... sur-le-champ!... Oh!... Qui?

PIERRE.

Tu veux te battre avec lui?

LECOURBE.

Un duel?... Ah! un duel! je le tuerai comme un voleur... Je l'assassinerai... la nuit... au détour d'une rue... au coin d'un bois s'il le faut!... Mais non!.. nous ne sommes pas des assassins, nous!... je descendrai jusqu'à lui... Tu as raison... je me battrai.

PIERRE.

Et s'il te tue?

LECOURBE.

Tu me vengeras...

PIERRE.

Tu es père!

LECOURBE.

Avant le père passe le mari!

PIERRE.

Non... je prendrai ta place.

LECOURBE.

Toi!.. allons donc...

PIERRE.

Laisse-moi faire justice.

LECOURBE.

Ah çà!.,. tu es fou!

PIERRE.

Tu ne sauras son nom qu'à cette condition.

LECOURBE, avec fureur.

Ah! par exemple!

PIERRE.

A cette condition seulement. Qu'importe, après tout, toi ou moi, pourvu que justice soit faite.

LECOURBE.

C'est dit!

PIERRE.

Merci.

LECOURBE, à part.

Ah! je trouverai bien le moyen de me venger moi-même. (Haut.) C'est un ami, n'est-ce pas? Les traîtres ne se trouvent que parmi eux.

PIERRE.

Oui, un ami!

LECOURBE, riant avec amertume.

Mais j'y songe, nos amis seront tous réunis ici, ce soir, pour le contrat.

PIERRE.

Celui qui manquera à la signature de ce contrat...

LACOURBE.

Ce sera lui ?

PIERRE.

Ce sera lui!

LECOURBE.

Très-bien !.. Adieu! (Il va pour sortir, puis, se retournant et voulant se jeter dans ses bras.) Tu ne m'embrasses pas?

PIERRE.

Justice faite, tu me jures de respecter Marthe comme par le passé ?

LECOURBE.

Je te le jure!..

PIERRE.

Et d'aimer Renée ?

LECOURBE.

Je te le jure!

PIERRE, l'embrassant.

Nous pouvons nous embrasser, maintenant. (Lecourbe sort.) Il y avait un obstacle au mariage de Renée, cet obstacle disparaîtra.

SCÈNE VIII.

PIERRE, puis ROSALIE.

PIERRE, seul. Il sonne. — A Rosalie, qui accourt.

Veuillez vous assurer si mademoiselle Renée a terminé sa toilette; je monterai chez elle.

ROSALIE.

Mademoiselle Renée vous cherche... monsieur.

SCÈNE IX.

PIERRE, ROSALIE, RENÉE.

PIERRE, *allant à Renée.*

Ah! c'est toi!.. (*A part.*) Je n'ai jamais mieux senti à quel point je l'aimais!

ROSALIE.

Tenez, la voici.

RENÉE.

Pourquoi me regardes-tu ainsi, mon oncle?

PIERRE.

Oui, ton oncle! (*Attirant Renée dans ses bras.*) Et ce pauvre homme d'oncle a parfois le cœur d'un père! Je ne me suis pas marié... à cause de toi; j'ai voulu vivre seul... comme un hibou, pour ne penser qu'à toi et n'aimer que toi.

RENÉE.

Je le sais bien!

PIERRE.

Ah! tant mieux! Voici mon cadeau de noces, toutes mes économies y ont passé. (*Il lui donne un écrin.*)

RENÉE.

Des perles! Oh! c'est trop beau!... je n'oserai jamais les porter.

PIERRE.

Et moi qui voulais te voir le premier en toilette de bal!..

RENÉE.

Vrai?

PIERRE, *prenant la parure.*

Nous sommes seuls!.. (*Voulant la parer.*) Attends, je t'en prie. (*Il lui passe le collier au cou, son émotion l'empêche de l'agrafer.*)

RENÉE.

Ah! le maladroit. (Elle agrafe le collier.)

PIERRE, lui donnant les autres bijoux.

Oui, je tremble un peu, que veux-tu? Les boucles d'oreilles!

RENÉE, les prenant.

Dépêchons!... (Elle se met devant la glace pour s'arranger.)

PIERRE.

La broche!...

RENÉE.

Donne!.. (Se retournant.) Comment me trouves-tu?

PIERRE, en contemplation devant elle.

Ah! tu seras toujours la plus belle, va!... (Avec une émotion croissante.) Oh! ne bouge pas!... laisse-moi ma vision tout entière!.. Dans cette minute fugitive, toutes les phases de ta vie se pressent sous mes regards! Je te vois tout enfant... puis plus grande et plus grande encore! Je te vois à ta première communion sortir de l'église, en robe blanche, et, plus tard, au bras de ton époux...La couronne d'oranger est moins pure que ton âme, moins chaste que tes rêves!... Je te vois dans le monde, on t'accueille... tu en es la reine!... Je te vois à ton foyer enfin, plus enviée et plus reine encore... Tu es mère! (S'oubliant.) Ah! je peux mourir maintenant!

RENÉE.

Mourir!... que dis-tu?

PIERRE, rappelé à lui-même.

Je veux dire que je suis bien heureux, mon enfant!

RENÉE.

Ah! tu m'as fait peur! Sais-tu où doit avoir lieu la cérémonie?

PIERRE.

Pas à Morlaix, n'est-ce pas?

RENÉE.

Non, à la grande chapelle, au bout du promontoire, sur la falaise.

PIERRE.

Oui! oui!

RENÉE.

C'est la chapelle Saint-Pierre! Je veux être mariée là... Il me semble que ton nom me portera bonheur.

PIERRE, *avec joie.*

Tu as pensé à cela?

RENÉE.

Oui...

PIERRE, *l'embrassant.*

Cher ange!... cher ange!.. (*Il va pour sortir.*)

RENÉE.

Tu t'en vas?

PIERRE.

Oui, chère enfant, je vais à Rennes, où m'appellent quelques affaires.

RENÉE.

Mais tu seras revenu, tu seras là pour mon mariage? Ne l'oublie pas, à la chapelle Saint-Pierre. Tu me le promets.

PIERRE.

Je te le jure. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

RENÉE, PAUL.

PAUL, *entrant.*

Mais on n'attend plus que vous, Renée.

RENÉE.

Me voici. (Un domestique annonce M. François Didier, dans le salon du fond.)

PAUL.

Dieu! que vous êtes belle !

RENÉE.

C'est le cadeau de mon oncle... Vous me trouvez bien, alors?...

PAUL.

Trop bien!

RENÉE.

Comment, trop?...

PAUL.

Mais oui ! c'est pour le monde... Je ne serai pas seul à vous admirer...

RENÉE.

Jaloux! (Le domestique annonçant M. Louis Pontivy, qui entre dans le salon du fond, et qu'on aperçoit avec François Didier, à travers une glace sans tain.)

SCÈNE XI.

INVITÉS, LECOURBE, DIDIER, UN DOMESTIQUE.

LECOURBE, entrant de droite.

François Didier et Louis Pontivy sont là. Voilà deux de mes amis. Ils sont cinq. Lequel des trois autres m'a trahi. Ce doute est horrible.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur de Penerven.

LECOURBE.

Penerven! Quels sont ceux qui manquent encore? Johannic Raguenel et de Thérouanne.. lequel des deux?

LE DOMESTIQUE, même jeu.

Monsieur Johannie Raguenel.

LECOURBE, après avoir salué les deux hommes qui viennent d'entrer à part.

Ainsi, c'est de Thérouanne, lui avec qui j'ai fait vingt campagnes!... Lui qui s'est mis dix fois entre la mitraille et moi!... Lui!... lui... c'est donc avec lui que Pierre doit se battre... Ah! maintenant que je sais le nom du misérable qui m'a déshonoré, je ne laisserai pas à un autre le soin de me venger. (Il va pour sortir.) Mais où le retrouver? Mon Dieu! s'il allait me tuer mon frère!

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur de Thérouanne.

LECOURBE.

Ah! tous là!... (Avec un cri de douleur.) Mon frère est mort... qui me l'a tué?... qui?... lequel d'entre eux?... (Stupeur des invités. — Entre un paysan.)

ROSALIE, entre et remet une lettre à Lecourbe.

On vient de me remettre cette lettre pour vous.

LECOURBE, avec étonnement.

L'écriture de Pierre! (Poussant un cri d'horreur après avoir lu la lettre) Ah! le malheureux! (Marchant comme un fou.) Le malheureux! (Entrée de Marthe et de Renée. — Ursule les suit. — Marthe, une main posée sur l'épaule de Renée comme pour la protéger, porte la tête haute. Son air est fier, quoique douloureux. Ses cheveux sont presque blancs.)

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, MARTHE, MARIELLE, RENÉE, HORTENSE, URSULE, puis PIERRE.

MARTHE, appuyée sur Renée.

Vous m'avez demandée me voici!... (Mouvement de pitié et de douleur de Lecourbe.)

LECOURBE, relevant la tête, regardant Marthe et voyant ses cheveux presque blancs.

Dieu du ciel ! (Se levant et allant à elle.) Marthe !... (Reculant avec douleur.) Ah !

MARTHE, simplement.

J'ai beaucoup souffert, mon ami.

LECOURBE, tombant à ses pieds.

Marthe... ma femme !...

MARTHE.

A mes pieds !... tu m'as donc pardonné ?...

LECOURBE, lui donnant la lettre.

Lis... c'est de... de lui !...

MARTHE.

Inutile !

LECOURBE.

Tu savais tout ?

MARTHE.

Depuis hier, oui !

LECOURBE.

Et tu as gardé le silence !

MARTHE.

J'ai voulu t'épargner...

LECOURBE, se relevant et allant au notaire.

Venez, venez tous ! (Tout le monde rentre en scène et le notaire prend place à la table.) Ecrivez, monsieur !... Je donne 300,000 francs de dot à Renée Lecourbe, ma fille ! Ma fille ! Tu entends... Marthe !... ma fille !...

MARIELLE, saisissant la main de son père et la baisant.

Merci, père, merci !

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

A droite, des rochers. — A gauche, au fond, une chapelle dominant l'abîme. — Au premier plan, à droite, un chemin souterrain.

— La falaise —

SCÈNE PREMIÈRE.

PIERRE, puis YVONNET.

Au lever du rideau, Pierre seul, assis sur une roche, réfléchit, absorbé dans sa douleur.

YVONNET, chantant à la cantonade.

Ils étaient deux sur la falaise
Qui devisaient au bruit des flots !...
L'un n' disait rien, n' vous en déplaise,
L'aut', non plus, n' disait pas deux mots.
La drôl' d'histoire...
Vint la nuit noire...
Le ciel se mit à s'étoiler.
Pourtant faut croire (*bis*)
Qu'ils s'entendaient sans se parler.

(**Il entre en scène sur les derniers vers de la chanson.**)

(**Parlé.**) Ouf! J'ons chanté pour me divertir, mais ça m'a joliment essoufflé... Ah! que c'est haut tout de même! je n'en peux plus, je parions que je vais arriver trop tard. C'est la faute à la mère Yvonnet, la brave femme... Je veux que tu sois beau, mon gars, pour la noce de

la demoiselle, qu'elle m'a dit... Enfin, elle m'a tant requinqué que je vais arriver le dernier à la chapelle... J'ai pourtant pris par le petit sentier pour aller plus vite... C'est qu'il n'y a pas moyen de courir. Il est sur le bord de la falaise, le petit sentier, et si le vertigo vous prenait on serait bien vite en bas. Mais aussi quelle drôle d'idée de venir se marier là... (L'orgue joue dans la chapelle.) Tiens, est-ce que ce n'est pas l'orgue que j'entends? Mais si... Allons, bon, voilà la cérémonie terminée... Ah bien, c'était ben la peine de tant me presser.

SCÈNE II.

PIERRE, YVONNET.

PIERRE, sans être vu des paysans.

Allons, l'heure est venue, j'ai promis à Renée que je serais là le jour de son mariage... je tiens ma promesse.

YVONNET, apercevant Pierre.

Tiens, vous voilà, monsieur Pierre, comment que ça se fait que vous ne soyez pas à la noce.

PIERRE, brutalement.

Ça ne te regarde pas.

YVONNET.

Oh ! oh ! il est mal disposé.

PIERRE, doucement.

Pardonne-moi, mon gars. Dis donc, Yvonnet, sais-tu si on est sorti de la chapelle ?

YVONNET.

Mais oui, monsieur Pierre, mais oui ; tenez, écoutez l'orgue qui chante encore, et, tenez, voyez-les donc là-haut, ils arrivent à la ferme ; dans un instant ils seront ici.

PIERRE.

Alors, je n'ai que le temps de faire mon bouquet... (Il se dirige vers la falaise.)

YVONNET.

Oh! monsieur Pierre, vous allez encore vous exposer...

PIERRE.

Laisse-moi, ça me connaît, mon garçon.

YVONNET.

Ah ! c'est que prenez garde, c'est pas prudent pour un homme de votre âge, et un malheur est sitôt arrivé, da...

PIERRE.

C'est bon, c'est bon. (Pierre disparaît un moment derrière les rochers.)

YVONNET.

Eh bien ! voilà qu'il a disparu à c'tt' heure ! Quel drôle d'homme, risquer à se faire périr, pour un méchant petit bouquet de rien du tout... Ah ! voilà la noce.

SCÈNE III

LECOURBE, MARTHE, RENÉE, MARIELLE, PAUL, URSULE, TOUTE LA NOCE.

MARIELLE.

Qu'as-tu donc, ma sœur ?

RENÉE.

Rien.

MARIELLE.

Si, tu es triste... pourquoi, voyons, réponds

PAUL.

Oui, répondez, Renée ?

RENÉE.

Eh bien ! oui, mon bonheur serait complet si notre oncle Pierre était là.

MARIELLE.

Il t'avait pourtant bien promis d'être de retour pour le jour de ton mariage.

RENÉE.

C'est mal... Mais où est-il, qu'est-il est devenu ?

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PIERRE.

PIERRE, sur le bord de la falaise.

Me voici, mon enfant !

LECOURBE.

Pierre !

PIERRE.

Tu le vois, j'ai tenu ma promesse... (Embrassant le bouquet.) Et voici mon bouquet. (Il jette le bouquet à Renée et disparait dans le gouffre.)

(Tout le monde pousse un cri et se précipite du côté de la falaise. — Renée a perdu connaissance ; elle est soutenue par son mari et sa sœur. Sur le premier plan, Lecourbe serre la main de Marthe, qui tombe à genoux.)

LECOURBE, avec désespoir.

Ah ! mon frère ! mon frère !

FIN.

Clichy. — Imp. P. Dupont, rue du Bac-d'Asnières, 12.